

R

« La rapidité est à la boxe ce que la jeunesse est à la beauté. »

Michael Ezra

Rademacher (Pete)

« Pete Rademacher est le type le plus courageux que j'aie jamais vu. »

Tommy Loughran

Médaille d'or en 1956 aux Jeux olympiques de Melbourne, catégorie poids lourd, Pete Rademacher tentera l'impossible : remporter le championnat du monde pour son premier combat professionnel. Avant Conor McGregor / Floyd Mayweather Jr, le combat entre Pete Rademacher et Floyd Patterson était considéré comme l'affrontement le plus ridicule ayant jamais eu lieu. Rademacher réussit tout de même à expédier Floyd Patterson à terre au deuxième round de leur affrontement au Seaks Stadium de Seattle, mais Patterson était comme Antée, il lui fallait toucher terre pour voir ses forces se décupler. Floyd infligera six *knock-down* à Rademacher avant que le combat ne soit arrêté. Comme Rademacher a le poitrail velu et visiblement pas compris qu'il y avait un fossé entre les amateurs et les professionnels, il remet ça un an plus tard contre Zora Folley, il perd encore une fois par K.-O. Deux combats, deux K.-O., Rademacher aurait pu arrêter les frais, mais il est le type le plus têtue du Washington et des territoires environnants où l'ours abonde, il disputera vingt et un combats supplémentaires, il en gagnera quinze, dont un contre George Chuvalo, et en perdra cinq, dont un contre Archie Moore.

Une fois les gants raccrochés, inventeur de vocation, il deviendra un homme d'affaires prospère. Il est mort le 4 juin 2020 à l'âge respectable de 91 ans.

Rahilou (Khalid)

« En boxe, on pense toujours à la mort. »

Khalid Rahilou

« C'est le vieux Roger Thorel, mon premier entraîneur, qui m'a appris à boxer avec la tête », et c'est vrai que Khalid Rahilou a toujours boxé avec la tête, ce qui lui a permis de surmonter son défaut majeur, Khalid était fragile : deux défaites à ses débuts contre Karim Rabbi (Le démon de Cenon), pour un championnat de France super-léger disputé peut-être un peu trop tôt (cinquième combat) et contre Christian Merle (toujours pour le titre national). Moyennant quoi, il peut se vanter (pas le genre de la maison) d'avoir été champion de France (victoire sur Madjid Madjhoub), d'Europe (victoire sur Valery Kayumba) et du monde (victoire sur Frankie Randall). S'il perdra nettement son titre WBA face à Sharmba Mitchell, il n'empêche que Rahilou était un très bon boxeur, excellent technicien, sans doute trop modeste pour laisser une trace dans l'histoire.

Ramirez (Jose Luis)

L'un des exemples du boxeur mexicain surévalué pour des raisons mystérieuses, peut-être parce qu'il a été protégé par la WBC dont le siège est à Mexico et dont le président José Sulaiman, plus ou moins inféodé à Don King, est mexicain, peut-être parce qu'il lui est arrivé de confier ses intérêts aux frères Acariès qui ne le sont pourtant pas, en définitive, peu importe ! il suffit d'examiner attentivement son palmarès pour le ramener à sa juste dimension de boxeur vaillant, solide, muni d'une gauche puissante (il est gaucher).

Jose Luis Ramirez peut se targuer d'un palmarès exceptionnel : 111 combats, 102 victoires, 9 défaites, sauf qu'à peu près toutes ses victoires ont été obtenues aux dépens de boxeurs médiocres – lorsqu'ils ne montaient pas sur le ring pour la première fois. Sur ses 21 premiers adversaires, on comptabilise 12 débutants ; lorsqu'ils ont disputé un combat, c'est une défaite qu'ils ont concédée

contre... Jose Luis Ramirez ! Pour son 22^e combat, on essaie timidement de lui faire affronter un adversaire plus présentable, Sergio Enriquez (deux combats, deux victoires)...

Défaite aux points !

Pour lui remonter le moral, on lui fait cadeau de quatre débutants à la file, 18 combats suivants : sept débutants et quatre types qu'il a déjà battus ! Pour changer, on le colle en face de Ruben Olivares qui a 50 combats de plus que lui...

Défaite par K.-O. !

Le défilé des innocents reprend, Ramirez n'est pas du genre à se décourager et son entourage non plus, donc ça continue : il gagne contre des types faits pour perdre, il perd contre les autres : Alexis Argüello, Ray « Boom Boom » Mancini, Edwin Rosario, Hector Camacho, et souvent de loin ; un seul exemple : le premier juge de son combat contre Mancini donne 12 points d'avance à « Boom Boom », un autre, 9 points et le plus sévère, 7.

Une seule chose est néanmoins sûre, Ramirez a une mâchoire en béton armé, rien ne peut le faire reculer ni personne l'abattre.

L'apothéose de la carrière de Ramirez sera « l'affaire Whitaker », pour bien la comprendre, il faut savoir qu'à l'époque Jose Luis Ramirez a fini par récupérer le titre mondial WBC abandonné par Hector Camacho et que Julio Cesar Chavez est champion du monde WBA. Une réunification des titres serait la bienvenue, ça tombe bien, les deux hommes sont du même bled, ils s'entraînent ensemble dans la même salle, ils ont eu le même entraîneur, Jose Luis est même parrain du fils de Julio Cesar... *culo y camisa* ! Le problème, c'est Whitaker, « Sweet Pea » ne compte que 15 combats, mais il est très bon et même excellent. Le 12 mars 1988 au Palais des sports de Levallois-Perret, il a beau se blesser à la main gauche dès les premières reprises, sa droite lui suffit pour dominer largement le Mexicain, sauf... qu'il est déclaré perdant. Cette décision est considérée comme l'une des plus injustes ayant jamais été rendue de tout temps à jamais et *all over the world* ; c'est, aujourd'hui, la première qui vient à l'esprit lorsque l'on évoque une décision scandaleuse (la deuxième étant la défaite de Marvin Hagler devant Vito Antuofermo). Lou Duva, le manager de Whitaker, traitera Jose Sulaiman de « voleur », Shelly Finkel accusera King et Sulaiman d'avoir acheté le combat... sauf qu'il n'existe aucune preuve et que Whitaker l'a dans l'os. Quelques mois plus tard, comme de juste, Julio Cesar Chavez réunifiera les titres WBA et WBC en battant le parrain de son fils. Pour se consoler, Ramirez ira jusqu'au Palais Beaublanc de Limoges (*si*) pour gagner par disqualification un combat contre Juan Minaya, un brillant Dominicain : 8 combats, 8 défaites dont la moitié avant la limite !

Un an et demi après sa scandaleuse défaite, devant ses supporters de la Scope Arena de Norfolk, Pernell Whitaker prendra sa revanche en ridiculisant Ramirez : « J'aurais pu gagner avec la main gauche attachée dans le dos ». « Sweet Pea » fait virevolter les franges de ses bottines, se replace en marchant après avoir esquivé les coups d'un Ramirez empoté mais toujours vaillant dans son short rouge aux armes d'Usines Center ! Le Mexicain n'arrivera pas à toucher une seule fois « Sweet Pea » même lorsque Pernell lui tourne le dos, même lorsque Whitaker s'assoit sur la corde la plus basse.

Pour son dernier combat, Ramirez disputera en Corse (Ajaccio) un nouveau championnat du monde (WBA) qu'il perdra contre l'Argentin Juan Martin Coggi.

E finita la comedia !

Ramirez (M'sieur)

Ramos (Ultiminio « Sugar »)

C'est lui qui a tué Davey Moore, mais Sugar Ramos disait que Davey Moore n'était pas mort sous ses coups, mais parce qu'il était tombé à la renverse sur la dernière des trois cordes du ring. À l'époque, pour les poids plume, les gants étaient des six onces, les championnats du monde se

disputaient en quinze rounds et il n'y avait que trois cordes autour du ring ; aujourd'hui, il y en a quatre, la durée des championnats du monde est fixée à douze rounds, les gants sont des huit onces... C'est le progrès !

Quelques années plus tôt, le 9 novembre 1958, alors que Ramos boxait à Cuba où la boxe professionnelle n'était pas encore interdite, il avait vu l'un de ses adversaires – trois cordes ou pas – mourir des suites du combat, il s'appelait Jose Blanco.

Pas très grand, 1 mètre 64, Sugar Ramos ne reculait jamais et frappait comme une mule (40 victoires avant la limite sur les 55 que compte son palmarès).

Il était né à Matanzas, il est mort à 75 ans.

Rankin (Hannah)

« Du basson à la baston », professionnelle dans les deux domaines ; diplômée de la Royal Academy. Pour son septième combat elle a disputé un championnat du monde (perdu) contre Alicia « L'Impératrice » Napoléon qui en comptait dix.

Rap

I'm Sugar Ray Robinson, pound for pound the best
And you overprotected, never been in no real test
Mike Tyson eat your kids for lunch
I'm like Willie Pep, I can win a round without throwing a punch
Lennox Lewis had a glass jaw
If my grandmother hit him on the chin, he'd probably hit the floor
Roberto Duran, all time greatest lightweight
Prince Naseem was wack, all the hype was fake
Leon Spinks was the ultimate slacker
Sugar Ray Leonard was great but he should've lost to Hagler
The seventies had the best heavyweights
From Ali, Frazier, to George Foreman, there were so many Greats
Bob Foster hit way too hard
He would've put Antonio Tarver and Roy Jones in the graveyard
Some of y'all might disagree
But Larry Holmes might have been the best, even better than Ali
Greatest Puerto Rican fighter, Carlos Ortiz
Runner up, Wilfredo Gomez in the early eighties
Worst Puerto Rican fighter is John Ruiz
Winky Wright beat Shane Mosley two times with ease
Pernell Whitaker was robbed so many different occasions
Mike McCallum represented hard for the Jamaicans
Kostya Tszyu made Zab do the funky chicken
Years later, Ricky Hatton had Kostya Tszyu quitting
Iran Barkley repped the BX
Christy Martin was the first popular fighter of the opposite sex
Golota punched Riddick Bowe repeatedly in the dick
Then when he fought Mike Tyson, he bitched out and quit
James Toney was a skilled technician
Jack Johnson beat white boys and fucked their women
Floyd Patterson got knocked out by Sonny Liston
Paulie Ayala always seemed to get the gift decision

Arturo Gatti take the best ass whipping
 Jim Lampley and the rest of the HBO cheerleaders do the most ass kissing
 He jerked Bernard Hopkins during his ten year reign
 They stole his belts from him and gave them to Jermain
 Vassiliy Jirov nearly murdered Joe Mesi
 Joe Calzaghe annihilated Jeff Lacy
 John Mugabi's nickname was the beast
 Corrales-Castillo, the first fight was a masterpiece
 Julian Jackson crushed Terry Norris
 Mayorga knocked out Forrest
 Hearns-Hagler taught us what a war is
 Trying to find the next heavyweight great
 They thought it was Ibeabuchi but he went to jail for rape
 Bob Arum's a weasel, and Don King is evil
 Floyd Mayweather is good but he gotta fight better people
 We watched Oscar De La Hoya get rich
 He nearly outpointed Felix Trinidad, but then he ran like a bitch
 Barrera, Morales, Julio Cesar Chavez
 Mexican fighters was fucking up men heads
 And we never got to see the best, Salvador Sanchez
 Ricardo Lopez retired undefeated
 Larry Holmes beat Michael Spinks, but he got cheated
 Manny Pacquiao's speed is heated, believe it, you heed it
 Oliver McCall smoked crack and had a nervous breakdown
 Riddick Bowe knocked out Holyfield in the eighth round
 Jake Lamotta had the best chin
 When Mike Tyson beat Spinks that was his best win
 They stopped fifteen round fights after Duk Koo Kim
 The biggest disappointment was probably Gold medalist, Mark Breland
 Emile Griffith was accused of hanging out with queers
 Tony Ayala went to jail for sixteen years
 Michael Grant fought pitifully
 Vito Antuofermo was a champ from Italy
 Chris Byrd beat Vitali
 Fernando Vargas best win was Ike Quartey
 Who fought the best competition ? Juan LaPorte
 Leavander Johnson killed in the ring, R.I.P
 Tommy Morrison was diagnosed with H.I.V
 First round, Earnie Shavers finished Kenny Norton
 Michael Dokes and Tony Tucker was both coke-snorting

and so on...

Rape Rap

Tous les matins Mike Tyson, ancien champion du monde des poids lourds, se lève à 4 heures, le reste de la journée, il lit, fait un peu de gym, prie beaucoup (cinq fois) et s'ennuie énormément. Il purge une peine de six ans de prison pour viol à l'Indiana Youth Center. Par le jeu des remises de peine il pourrait être libéré en mai 1995. Tout le « Boxing Business », à qui il a fait gagner des centaines de millions de dollars, attend sa sortie avec impatience, il est déjà classé n° 1 par la WBC,

l'un des nombreux organismes qui régit la boxe professionnelle, chasse gardée de Don King son promoteur. Comme il ne sait rien faire d'autre, on suppose que Tyson ne pourra que boxer de nouveau, les sommes prévues pour son premier championnat du monde sont de l'ordre du budget annuel d'un état africain de moyenne importance.

Pour imaginer ce que peut représenter aux USA un champion du monde des poids lourds en prison, il faudrait imaginer le Pape en cabane au Vatican ou quelque chose d'approchant. La chose revêt une telle importance, la perversité des médias et les intérêts financiers y sont si intimement mêlés que, depuis quelque temps, l'opinion – qui ne doutait pas réellement de sa culpabilité au moment du procès – s'est renversée et qu'à peu près tout le monde a rejoint le camp de ceux qui ont toujours vu en Mike Tyson le bouc émissaire d'une justice volontiers raciste. On n'hésite pas, pour ce faire, à réécrire l'histoire et à oublier que pour un viol il faut être au moins deux et qu'il existait jusqu'alors une victime, noire de surcroît : Desiree Washington.

En France, soit parce que les conditions de l'accusation ont toujours semblé étranges, soit parce que la façon dont la justice américaine fonctionne nous est mal connue, ou pour d'autres raisons moins avouables, Tyson est toujours apparu comme l'innocente victime d'une hystérique perverse et d'une juge bornée. Les faits sont en réalité très différents de ceux qui nous ont été partiellement rapportés et même si cela doit mettre à mal quelques-uns de nos préjugés sur des phénomènes que nous connaissons mal, comme le fameux « politically correct » dans lequel on fourre tout et n'importe quoi, il serait temps de les réexaminer avec un peu plus d'objectivité.

Le 17 juillet 1991, Mike Tyson, 36 000 dollars en cash dans les poches, débarque à l'aéroport d'Indianapolis avec son garde du corps, Dale Edwards, un ancien flic de Cleveland. Il s'est enfilé de la bière et du rhum toute la journée pour faire passer les anti-dépresseurs qu'il absorbe régulièrement et dont il contrarie les effets en prenant des amphétamines. Il pue tellement de la gueule que l'équipage de l'avion s'en souvient encore. À l'aéroport, une limousine les attend, conduite par Virginia Foster, quarante-quatre ans, qui sera chargée de le conduire durant les quarante-huit heures qu'il doit passer à Indianapolis pour assister à un concours de beauté : Miss Black America. Pendant ces deux jours, Tyson lui proposera la botte à plusieurs reprises, essaiera de soulever ses jupes, vantera la taille de son engin, seule l'intervention de Dale Edwards la fera échapper à un viol en règle. Dans ce domaine, Tyson n'en est pas réellement à son coup d'essai, il a été impliqué dans bon nombre d'affaires semblables depuis son plus jeune âge et si elles se sont toutes réglées « à l'amiable », c'est que son entourage a toujours su y mettre le prix.

Mike Tyson se fait conduire à l'Holiday Inn où l'attend sa copine du moment, la chanteuse de rap Angie B. Ils s'enferment dans sa chambre pendant cinq heures au cours desquelles ils font plusieurs fois l'amour. Tournée des boîtes, bière, champagne, retour à l'Holiday Inn, sexe. Quand il rentre au Canterbury où il doit loger pendant son séjour, il n'a pas dormi depuis vingt-quatre heures. Les vingt-cinq concurrentes de Miss Black America l'attendent.

Desiree Washington vient d'avoir dix-huit ans, elle se trimballe partout avec l'appareil photo que son père, grand fan de Tyson, lui a prêté pour immortaliser les rencontres qu'elle ne manquera pas de faire. Elle vient de Coventry, au collège elle est le chouchou de tous les profs, membre de toutes les associations caritatives que l'on peut imaginer dans le Rhode-Island. Elle sourit tout le temps, n'arrête pas de jacasser. Une dinde. Les autres concurrentes remarqueront qu'elle monte se changer dans sa chambre entre les différents passages. Sur la table de chevet, elle a disposé la photo de son père et de sa mère et des jouets en peluche. Une cruche. Elle fatigue tout le monde en racontant le voyage en Russie qu'elle a fait l'année précédente. Une emmerdeuse.

Tyson porte un badge sur lequel on peut lire : « Together in Christ », il esquisse quelques pas de danse, titube, marmonne un rap, les concurrentes rigolent et se foutent un peu de sa gueule. Son premier contact avec Desiree Washington dure quelques minutes seulement, il lui dit qu'elle est une « jolie petite chrétienne » et lui propose un rencard. Il affirmera plus tard avoir été plus direct et lui avoir dit : « J'aimerais te baiser », ce à quoi elle aurait répondu : « OK ! » ce qui semble être tout à fait son genre. Cinq témoins affirmeront le contraire, Désiree se contentera de lui répondre qu'elle est à l'hôtel et qu'elle veut bien aller faire un tour avec lui. Tyson quitte le concours

pour se rendre à une réception où son comportement est si étrange que le révérend Jesse Jackson demandera qu'on le foute dehors. Il rentre à son hôtel à une heure et demie du matin, depuis la limousine il téléphone à Desiree Washington pour lui proposer d'aller faire un tour et de rencontrer quelques célébrités. Elle dormait mais, après quelques minutes durant lesquelles Tyson insiste de la petite voix douce qu'on lui connaît, elle se laisse convaincre. Elle a ses règles et porte un pyjama à pois rouges. Les filles qui partagent sa chambre refusent de l'accompagner, elle saute partout, enfle un short par-dessus son harnachement pas vraiment sexy, se remaquille en vitesse et n'oublie surtout pas son appareil pour photographier les stars.

Mike et Desiree ne resteront que quelques minutes dans la limousine, il essaie de l'embrasser, elle se dégage, il refoule toujours autant du goulot. Très vite, Tyson lui dit qu'il faut qu'il aille relever ses messages à son hôtel, elle le suit, dans l'ascenseur elle lui demande avec qui ils vont passer la soirée et si elle pourra prendre des photos. À partir de ce moment, seules deux personnes savent ce qui s'est réellement passé, Desiree Washington soutient qu'elle a été violée, Mike Tyson qu'ils ont fait l'amour le plus normalement du monde.

Un employé de l'hôtel la verra sortir de la chambre 606, ses souliers à la main, l'air visiblement choquée ; dans la limousine qui la ramène à son hôtel, Virginia Foster l'entendra répéter à plusieurs reprises : « Pour qui se prend-il ? Comment a-t-il pu me faire une chose pareille ? » Le lendemain, elle ne peut pas parler, elle s'évanouit à plusieurs reprises et finit par avouer en pleurant qu'elle a été violée. Elle est examinée par un gynécologue qui note deux « abrasions » importantes au niveau du vagin – lésions ne survenant que lors de rapports sexuels non librement consentis. Entretemps Mike Tyson a quitté Indianapolis, une femme de ménage de l'hôtel Canterbury a changé les draps tachés de sang de la 606.

L'affaire Tyson commence et l'on peut déduire de ce qui précède qu'elle était mal emmanchée pour le champion, d'autant plus que, contrairement à lui, Desiree Washington et ses témoins ne reviendront jamais sur leurs déclarations qui concordent toutes. Reste néanmoins l'objection majuscule que feront spontanément les supporters du boxeur et sur laquelle, assez stupidement, le cabinet d'avocats engagé à coups de millions de dollars pour assurer la défense du boxeur allait axer tout son système de défense : Desiree Washington a suivi Mike Tyson dans sa chambre de son plein gré, c'est un type dangereux, elle devait donc s'attendre à ce qui lui est arrivé. J. Gregory Garrison, l'avocat de Desiree, eut beau jeu de faire remarquer qu'en déclarant cela on prenait le problème rigoureusement à l'envers, qu'au lieu de faire le procès de l'agresseur, on faisait celui de la victime, que la naïveté n'était pas considérée comme un crime contrairement au viol... si une victime savait, elle ne serait jamais victime. Il a donc laissé la défense s'enfoncer dans une description apocalyptique de Tyson, hélas pas très éloignée de la réalité que Desiree Washington n'aurait pas dû ignorer, alors même qu'elle l'était d'amateurs éclairés. Au lieu d'impressionner favorablement les jurés, ce système de défense allait conduire à la perte du champion qui, de plus en plus visiblement, ne pouvait être que l'agresseur aux yeux des douze jurés qui le déclarèrent coupable à l'unanimité.

Le viol est certainement l'un des crimes qui déclenche le plus de réactions irrationnelles et, en chacun d'entre nous, il y a enfoui au creux du cerveau reptilien la mauvaise pensée suivante : « Si ça lui est arrivé, c'est qu'elle l'a bien cherché ! » Paradoxalement ce sont les femmes qui l'utilisent le plus fréquemment pour se défendre... « Si elle l'a cherché, c'est qu'il ne peut rien m'arriver. » On essaie donc toujours d'expliquer le comportement de l'agresseur par une quelconque provocation de la victime, jupe trop courte, soutien-gorge pigeonnant ou par le fait que sa clairvoyance aurait dû lui interdire de se trouver en tel lieu, en telle situation ou en telle compagnie. Si l'on pousse ce raisonnement jusqu'à l'absurde, ce dont les tribunaux ne se privent pas toujours, il est rigoureusement impossible de violer : une pute, une salope, une jolie fille, sa femme, quiconque s'approche d'un violeur à moins d'une distance réglementaire qui n'est pas encore clairement établie, une femme seule et bien sûr, à plus forte raison, une petite dinde de dix-huit ans qui accepte d'accompagner une vedette, dont son père est un fidèle supporter, dans sa chambre d'hôtel avant d'aller faire la tournée des grands ducs.

C'est à la fois manquer de la plus élémentaire considération envers la victime et oublier l'un des acquis des années 70, pas encore admis, il est vrai, par le machisme en usage dans les vestiaires sportifs : « Quand une femme dit non, c'est non ! » Il s'agit toujours en tous les cas de refuser d'examiner les faits avec le peu de bienveillance et d'objectivité dont chacun d'entre nous est capable. Ne parlons pas de charité, Patrick Besson, dont il sera question plus avant, éclaterait de rire.

Quoi qu'il en soit, comprenant qu'il avait fait fausse route, le clan Tyson, qui voyait s'éloigner pour plusieurs années la plus formidable machine à faire du fric jamais imaginée, allait changer de tactique et demander la révision du procès. Pour ce faire on engage, grâce à quelques millions de dollars supplémentaires, Alan Dershowitz, l'un des avocats les plus célèbres des États-Unis, surtout connu pour avoir fait acquitter Claus Von Bulow qui n'était pas particulièrement sympathique. Dershowitz allait porter son argumentation sur la personnalité de Desiree Washington et celle de ses parents, l'attitude du juge et le témoignage de dernière minute de trois jeunes femmes qui déclaraient avoir vu les deux jeunes gens flirter sur le siège arrière de la limousine devant l'hôtel. Passons sur ce dernier, hormis qu'il est pratiquement impossible d'apercevoir quelque chose au travers des vitres d'une limousine, aurait-on le nez collé dessus, il est en totale contradiction avec le témoignage particulièrement fiable du chauffeur de la limousine dont les trois jeunes femmes seront incapables de se rappeler la couleur.

La chasse aux vedettes est certes l'un des exercices favoris de la femelle américaine, Tyson en a été lui-même la victime lorsqu'il a dû abandonner des millions de dollars durement gagnés sur le ring à son ex-épouse, Robin Givens, et à sa redoutable belle-mère, Ruth Roper ; Desiree Washington n'aurait donc été qu'une « chercheuse d'or », comme on les appelle. Manque de pot il se trouve que la donzelle n'a donné qu'une seule interview pour laquelle elle a refusé les 75 000 dollars qui lui étaient proposés, qu'elle a également refusé de vendre son histoire pour 500 000 dollars. Le cabinet Dershowitz aurait bien dû se douter qu'il n'y avait pas grand-chose à espérer de ce côté-là, Desiree avait refusé la modique somme d'un million de dollars offerte par le Révérend T. J. Jemison pour retirer sa plainte. L'église du Révérend Jemison est financée en grande partie par Don King, mais il ne faut, bien sûr, y voir qu'une coïncidence. Qu'à cela ne tienne, les fouille-merde du cabinet new-yorkais allaient déterrer une histoire entre Desiree et son père : à quinze ans elle aurait déjà accusé de viol un de ses copains de lycée et Papa Washington avait piqué une crise, l'histoire se dégonflera comme les autres, mais sera relayée par des rumeurs du même ordre, toutes plus invérifiables les unes que les autres. Comme Desiree Washington et sa famille s'acharnaient, contre toute attente, à présenter tous les signes de l'irréprochabilité, Dershowitz allait se rabattre sur l'attitude du juge, Patricia J. Gifford, or tout le monde s'accorde à dire que la façon dont la juge a mené les débats a toujours été, elle aussi, irréprochable. Raté sur toute la ligne...

On aurait pu croire que la messe était dite, l'affaire définitivement classée et qu'il ne restait plus pour les tabloïds qu'à s'intéresser à O.J. Simpson, et à Desiree Washington à soigner les deux maladies vénériennes dont le champion lui avait fait cadeau. Que dalle ! Que la vérité soit connue ne suffit pas, encore faut-il qu'elle soit crue et beaucoup d'intérêts s'y opposent parfois. Pour que la vérité sur l'affaire Tyson soit crue il faudrait que chacun d'entre nous renonce, serait-ce inconsciemment, à soupçonner Desiree Washington de l'avoir bien cherché et à en jouir. Et, depuis Farrakhan, activiste musulman célèbre pour ses déclarations antisémites jusqu'à Muhammad Sideq, le nouveau mentor de Tyson désormais converti à l'Islam par ses soins, en passant par tous les commentateurs sportifs de la planète, personne ne se prive de cet argument qui n'est en réalité qu'une opinion. Ce qui est plus gênant, mais aussi plus éclairant, c'est lorsque cette opinion – qui les vaut toutes et qui n'a pas grand poids –, quand on la confronte aux faits, se découvre imprudemment et glisse vers des zones plus nauséabondes.

En réalité, tout le monde trouve que la comédie des poids lourds sans Tyson, ça commence à bien faire, l'un des champions en titre, Oliver McCall, était son *sparring-partner*, l'autre, George Foreman, pourrait être son père. Tout le « Boxing-Business » pense que Desiree Washington et son amour-propre mal placé privent l'humanité entière du spectacle du plus spectaculaire boxeur

de ces dernières années, elle en est coupable et ça vaut bien, en terme de spectacle, un viol vaseux dans une chambre d'hôtel à Indianapolis. On lui en veut de ça plus que l'on n'en veut à Robin Givens, garce patentée mais du show-bizz, qui donc faisait tourner la machine, on lui en veut d'empêcher la terre de tourner et les dollars de circuler. C'est un reproche de poids.

Rapidité

« God is speed. »
Sophie Podolski

Dans l'équation, $E = \frac{1}{2} MV^2$, E, c'est l'énergie, M, c'est la masse, V, c'est la vitesse. Autant dire que plus on est lourd, plus on frappe, les catégories sont faites pour équilibrer cette différence. Cela signifie aussi que la vitesse est, au même titre que la masse, une composante de la puissance développée. On pourrait donc logiquement en déduire que, au même poids, les types rapides frappent et que les frappeurs sont rapides, ce qui ne se vérifie pas dans la réalité : Foreman était (très) lent, Shavers, pas spécialement rapide ; quantité de types très rapides ne frappent absolument pas, c'est le mystère du « punch » qui échappe aux équations.

Une explication malgré tout, les boxeurs du type « mitraillette » sont rarement en appui, ils ne portent donc pas leurs coups avec tout le poids de leur corps. En revanche, la rapidité reste un atout déterminant pour bouger et pour esquiver. Willie Pep disait que la première chose qu'un boxeur perdait, c'était ses jambes, il serait plus juste de dire que ce qu'il perd d'abord, ce sont ses réflexes qui ont tout à voir avec la vitesse.

Ray (Elmer)

On l'appelait « Le Violent ». Pour s'amuser, en Floride, il luttait avec des alligators. Il était poids lourd, bâti comme un tank et il frappait tellement que Joe Louis ne voulait pas s'*entraîner* avec lui. Que ce soit Joe Louis ou un poids welter de Pittsburgh, de toutes les manières, c'était le même prix, Elmer Ray se précipitait sur le type en face de lui comme s'il avait violé sa mère et ses sœurs et, à plus ou moins longue échéance, le type en face de lui s'effondrait comme une tente dont on a scié un piquet. C'est ce qui s'est passé un soir au Main Street Gym de Los Angeles, Elmer Ray s'est précipité sur le type en face de lui, sauf qu'il n'a rencontré que du vent. Elmer Ray s'est foutu en rogne, il a coincé le poids welter de Pittsburgh dans un coin et pour faire bonne mesure, il l'a fait valdinguer par-dessus les cordes. Dans une salle, on sait toujours – au bruit – quand il va se passer quelque chose d'intéressant et là, il allait se passer quelque chose de *drôlement* intéressant. Les chaînes des sacs ont cessé de grincer, les punching-balls se sont arrêtés de résonner, les types ont laissé tomber les cordes à sauter, les entraîneurs ont craché leur chique et cessé de gueuler après les débutants, il allait se passer quelque chose de *drôlement* intéressant et tout le monde (sauf Elmer Ray) savait ce qui allait se passer.

Le poids welter de Pittsburgh est remonté sur le ring – calmement –, Elmer Ray a compris que le poids welter de Pittsburgh n'avait rien compris au film, alors il a balancé sa droite et, encore une fois, sa droite n'a rencontré que le vent... en revanche, le poids welter de Pittsburgh a envoyé sa droite à lui et son crochet du gauche avec.

Elmer Ray s'est effondré sur le tapis comme une tente dont on a scié un piquet.

Les bruits de la salle ont repris.

Elmer Ray a disputé 108 combats, il en a gagné 85 dont 64 par K.-O., il a rencontré Jersey Joe Walcott et Ezzard Charles, des fois il a gagné, des fois il a perdu, mais lorsqu'on lui demandait qui était le plus gros puncheur qu'il ait jamais rencontré, il répondait toujours : « Ça va vous étonner... c'est même pas un poids lourd, c'est un poids welter de Pittsburgh... un dénommé

Charley Burley ! Ouais, le type que j'ai rencontré qui frappait le plus, il s'appellait Charley Burley, c'était un poids welter... de Pittsburgh ! »

Régime(s)

Comme les filles avant l'été, les boxeurs ont toujours trois kilos à perdre avant un combat et, comme les filles, ils feraient n'importe quoi pour les perdre, y compris mettre leur santé en danger. La méthode habituelle, bien sûr, est de ne rien manger, relayée par celle consistant à ne rien boire non plus... on imagine le résultat : un type proche de l'évanouissement soutenu par son staff pour grimper sur la balance. Le plus hallucinant restant les variations constatées en une seule journée : James Toney n'est pas loin de détenir le record, pour son combat avec Roy Jones Jr, il sera pesé à 75,7 kilos et montera sur le ring à 83,5 kilos, plus de 10 % de différence ! « Je me suis senti un peu mou après un tel régime », avancera-t-il après sa défaite. Comment ne pas le croire.

Sinon les recettes des boxeurs sont approximativement les mêmes que celles des filles en peut-être plus irrationnelles, et donnent à peu près les mêmes résultats... à plus ou moins longue échéance, elles font grossir !

Reichel (Frantz)

« La boxe anglaise, dont le goût s'implante de plus en plus chez nous, ne comptait tout récemment encore que quelques très rares pratiquants. Notre sentimentalité et notre intellectualisme – car on veut que nous soyons, en France, le cerveau du monde – nous empêchant d'admettre ces luttes énergiques, qui se terminent avec un œil poché, un nez passablement écrasé et une mâchoire parfois légèrement endolorie. »

Reid (David)

« Le rêve américain » des Jeux olympiques d'Atlanta devenu cauchemar cinq ans plus tard.

En 1996, David Reid sera le seul boxeur d'une formidable équipe des USA (Floyd Mayweather, Antonio Tarver, Fernando Vargas) à remporter une médaille d'or (par K.-O. au dernier round alors qu'il était largement dominé par le Cubain, Alfredo Duvergel).

Pour son premier combat professionnel en quatre rounds au Trump Taj Mahal d'Atlantic City, télévisé par HBO, David Reid touchera 200 000 dollars. Cinquième combat, il bat par K.-O. Jorge Vaca, ex-champion du monde poids welter ; le 6 mars 1999, douzième combat, il est champion du monde WBA super-welter en battant aux points Laurent Boudouani, dont ce sera le dernier combat. Deux défenses pour mettre un peu d'argent à la Caisse d'épargne et puis le 3 mars 2001, pour son quinzième combat, il rencontre... Felix « Tito » Trinidad ! Venu des poids welters, Trinidad, invaincu en 36 combats, vient de s'emparer du titre WBC aux dépens d'Oscar De La Hoya ! Si le Portoricain va au tapis au 3^e round, plus expérimenté, il comble son retard et Reid va au tapis au 7^e round avant d'y retourner trois fois au 11^e. C'est plié pour le titre et c'est même plié pour le reste de sa carrière.

Décollement de la rétine.

En 1995, aux Jeux Panaméricains, Reid a été blessé à l'œil gauche, il souffre depuis de *ptosis* : sa paupière tombe sur son œil. Gêné, il n'y voit pas parfaitement de l'œil gauche, malgré plusieurs opérations, l'affection persiste, ses adversaires le savent tous et tous insistent en frappant son œil faible. À plus ou moins brève échéance, le décollement de la rétine était inévitable.

Après sa défaite, David Reid traîne sur les rings face à des adversaires allant de pas trop mauvais à franchement très moyens. Il perd son dernier combat le 11 novembre 2011, au Belterra

Casino Resort d'Elizabethville, face au pire d'entre eux, Sam Hill, le « Punching Policeman », et finit par obéir à son entraîneur Al Mitchell qui le pressait d'abandonner depuis longtemps.

Sa carrière n'aura pas duré cinq ans.

Il vit à Marquette (Michigan) dans un appartement modeste où il soigne sa dépression.

Reins

A priori le règlement interdit de frapper dans le dos de son adversaire, comme tout ce qui est interdit, il est tentant de le faire et les boxeurs ne s'en privent pas. En professionnel, le *kidney-punch* fait partie de l'arsenal des coups sinon admis du moins tolérés. À l'inverse des coups derrière la tête, il est rare que les arbitres le sanctionnent. Il est vrai qu'il est difficile de les distinguer des crochets au corps surtout si l'opposant tourne plus ou moins son torse pour les neutraliser. S'il peut arriver que les boxeurs pissent du sang, on peut à coup sûr incriminer les *kidney-punchs* encaissés.

Remerciements

Comme d'habitude, l'auteur remercie Dominique Roux pour sa patience, Antoine Faure pour la révision attentive, Olivier Nora pour l'à-valoir, mais aussi l'ensemble des contributeurs de *Boxing Record* sans lesquels il ne lui aurait pas été possible d'écrire ce livre dans des délais raisonnables.

Remnick (David)

Exemple peu probable sous nos latitudes d'un journaliste ayant écrit la biographie d'un boxeur, en l'occurrence Muhammad Ali (*King of The World: Muhammad Ali and the Rise of an American Hero*, Random House, 1998), se retrouvant à la tête du *New Yorker*, l'une des revues les plus snobs de la Côte Est.

Répétition(s)

Il faut répéter UN coup cent fois, mille fois, dix mille fois, cent mille fois, arrivé sur le ring, on est incapable de le donner une seule fois.

Reprise(s)

« La reprise n'a pas pour but de ressasser le passé
en rabâchant avec les mêmes mots
des choses connues,
mais d'aller chercher dans l'avenir
qu'est toujours un vrai livre
une chose neuve, non vue – de l'insu. »

Soren Kierkegaard

Reprise : *Action de reprendre, de s'emparer de nouveau ; action de recommencer ; accélération de la vitesse de rotation d'un moteur sans changement de vitesse ; action de continuer ce qui avait été interrompu ; fait de jouer de nouveau un film, une chanson ; partie d'un morceau de musique destinée à être exécutée deux fois de suite ; ensemble des vers d'un couplet de chanson que l'on répète pour refrain ; chacun des coups qui se sont disputés au cours d'une*

partie ; chacune des phases d'un combat de boxe ; ensemble des figures exécutées par un cavalier selon un ordre et un tracé déterminés ; chacune des coupures successives dans le travail des trapézistes volants ; nouvel essor après une récession ; droit pour chaque homme de s'emparer de ce qu'il estime être son dû ; ce qu'un locataire revend à celui qui prend sa place ; rachat d'un matériel usagé à celui à qui on vend un matériel neuf ; réfection des parties basses d'une construction ; opération destinée à séparer l'or de l'argent ; discontinuité au cours d'une opération de coulée ; réparation d'une étoffe déchirée.

Resto (Luis)

Dans les vestiaires, avant son combat contre Billy Collins Jr, Panama Brown lui a dit de pas oublier de lever son gauche et d'envoyer la droite, Luis Resto a fait comme il a dit, il a boxé dans le vide, levé son gauche, envoyé la droite, uppercut, esquive rotative, crochet, jab ! jab ! jab !

– Jab ! Jab ! Jab ! » lui a répété Panama.

Panama avait été formé par Chikie Ferrara, l'un des meilleurs entraîneurs du monde. Luis Resto avait 30 combats, 20 victoires, 8 défaites et 2 nuls. Pas mauvais, mais pas excellent non plus, la faute à son manque de punch, 8 victoires avant la limite seulement. S'il avait frappé, il aurait été plutôt bon, bien sûr, opposé trop tôt à Bruce Curry, futur champion du monde, il avait perdu par K.-O., mais il avait fait match nul avec Adolfo Viruet qui battrait le même Curry. Alors, Billy Collins était sans doute vaincu en 14 combats, mais à 21 ans, il était peut-être un peu tendre pour Luis Resto qui en avait 29, même si Luis Resto ne frappait pas.

Patsy Giovanelli, le type de la commission, est passé pour vérifier les bandages et les gants, mais Panama Lewis l'a foutu à la porte, Resto n'était pas encore prêt. Panama a bandé les mains de Resto, il lui a enfilé les gants, Resto assis sur le banc lui a demandé : « Ils sont légaux ? » Panama Lewis n'a pas répondu tout de suite et puis il a dit : « J'sais pas... » Resto croyait tout ce que disait Panama, si Panama disait qu'il savait pas, c'est qu'il savait pas. Qu'est-ce qui lui aurait pris de trafiquer les gants d'un type qui passait en combat préliminaire au Madison Square Garden pour 10 000 dollars alors qu'il avait travaillé dans le coin de types comme Roberto Duran ?

Luis s'était entraîné comme un malade, il se sentait bien, le type en face, qu'est-ce qu'il avait de plus que lui ? Deux jambes, deux bras, une paire de couilles et huit ans de moins. Dès le premier round, Collins et Resto ont boxé comme si esquiver n'était pas leur principal souci et si reculer n'était pas au programme. Le père de Billy Collins qui avait été boxeur disait que, jusqu'à présent, son fils n'avait jamais reculé, devant personne, mais pourtant à la fin du premier, il a quand même reculé et même s'il a touché Resto, Resto l'a touché aussi. Au deuxième, pareil, au troisième, pareil... Collins n'était pas réputé pour être un boxeur défensif alors il prenait tous les coups que Resto lui envoyait, en revanche Resto, qui n'était pas connu pour être un frappeur, ce soir frappait. Le reste du combat, pareil, Resto frappait, Collins frappait, mais Resto frappait plus sec, esquivait davantage, boxait mieux. Les deux dernières reprises, Collins n'avait plus que son courage et ses deux yeux fermés à opposer au Portoricain. Vicky LaMotta qui commentait le combat avec son mari se demandait pourquoi on n'arrêtait pas le combat, Collins n'avait aucune chance d'inverser la tendance, Ray Leonard était du même avis qu'elle... « Je suis sûr que son coin pense qu'il a encore sa chance, mais ce n'est pas réaliste ». Billy Collins aurait pu/dû l'arrêter, Tony Perez, l'arbitre, aurait pu/dû l'arrêter, le médecin de la réunion aurait pu/dû l'arrêter, mais personne ne l'a arrêté et la foule a continué à scander « Toro ! Toro ! Toro ! » et Billy Jr a continué d'avancer.

Il n'y avait pas photo, Luis Resto avait nettement gagné. L'arbitre lui a levé le bras, il a été consoler Collins effondré dans son coin comme lorsque l'on vient de perdre pour la première fois, que l'on a perdu un combat que l'on devait gagner tout ça parce que l'adversaire que l'on avait rencontré, qui ne devait pas frapper, frappait. Billy Collins Sr a serré la main de Resto qui n'avait pas enlevé ses gants.

Et l'affaire a commencé.

Retraite

« On a le monde entier contre soi,
alors plus tôt on abandonnera, mieux ça vaudra. »

David Goodis

À la fin, ce n'est pas le monde entier que l'on a contre soi, c'est soi.

Rickard (George « Tex »)

On ne parle plus beaucoup de lui, on l'a presque oublié et pourtant George « Tex » Rickard est le précurseur du sport spectacle tel qu'on le connaît maintenant, à son époque il avait la main mise sur la boxe bien plus qu'aujourd'hui Don King et Bob Arum réunis.

Il a fini sa vie comme un notable, mais il l'avait commencée comme un aventurier, son existence l'a mené des prairies du Kansas au Madison Square Garden. Né le 2 janvier 1870 à Kansas City, il mourra à Miami le 6 janvier 1929. Cow-boy dans sa jeunesse, il sera élu Marshall d'Henrietta (Texas) à vingt-quatre ans, il fera la connaissance de Wyatt Earp dont il deviendra l'ami. Après la mort de sa première femme et de leur fils, comme des centaines de milliers de migrants, il tentera sa chance en Alaska où il ne maniera ni la pioche ni le tamis, mais deviendra joueur professionnel et hôtelier et connaîtra des fortunes diverses. Arrivé sur place deux ans avant la Ruée vers l'or, il est l'élève de « Silent » Sam Bonnifield, le meilleur joueur de poker du Grand Nord, il se retrouve à la tête du plus gros saloon de Circle City lorsqu'une grève éclate dans le Klondike, en quelques jours les concessions ne valent plus rien et Circle City devient une ville-fantôme. Rickard vend tout ce qu'il a pour 60 000 dollars, ouvre un nouveau saloon avant de le perdre au poker. Il ouvre un hôtel à Dawson puis un autre à Nome avant de suivre de nouveau la route de l'or, direction Goldfield où il organise un combat de boxe pour la première fois. Ce sera Battling Nelson contre Joe Gans pour le titre mondial des poids légers. Un Noir contre un Blanc, 30 000 dollars en pièces d'or exposées à la convoitise des spectateurs, le fils de Teddy Roosevelt dans l'assistance, Joe Gans vainqueur par disqualification à la 42^e reprise.

Tex Rickard n'aura jamais de scrupules à organiser des combats inter-raciaux (ce qui lui importait par dessus tout était qu'il y ait un « bon » et un « méchant »), le plus célèbre étant celui entre Jack Johnson et Jim Jeffries qui déclenchera des émeutes raciales à travers tous les États-Unis. Deux ans après avoir arbitré ce combat (ce sera le seul et unique), il part pour le Paraguay où il exploitera un ranch de 130 000 hectares dans le Grand Chaco.

De retour aux États-Unis, il organise le combat Jess Willard contre Frank Moran au Madison Square Garden. C'est lui qui franchit le premier la barre du million de dollars pour le combat entre Jack Dempsey et Georges Carpentier, puis celle des deux millions pour la deuxième rencontre entre Jack Dempsey et Gene Tunney. En 1922, entre ces deux jack-pots, Rickard sera impliqué dans une affaire de mœurs, accusé de viol par sept jeunes filles mineures (onze à quinze ans), il sera finalement relaxé. Propriétaire du Madison Square Garden où il organisera aussi bien des rencontres sportives que la convention du parti Démocrate, il aidera à la fondation du magazine *The Ring*. L'un de ses associés de l'époque s'appelait Jess McMahon, le grand-père de Vincent K. McMahon, l'actuel propriétaire de la plus grosse licence de catch, la WWE.

Si Tex Rickard a sorti la boxe du ghetto où elle était plus ou moins enfermée en la rendant sinon respectable du moins extrêmement populaire, il s'intéressait également au hockey et, plus précisément, à tout ce qui pouvait rapporter de l'argent. Lorsqu'il est mort des suites d'une appendicite, il s'occupait de monter un casino à Miami.

Juste avant la Crise.

En 1991, le chiffre d'affaires de RMO (Relation Main d'Œuvre) s'élève à 2 milliards de francs, la société emploie 600 personnes et gère 12 000 intérimaires. Marc Braillon, son PDG, est un fou de sport, 50 millions de francs, prélevés sur le chiffre d'affaires de l'entreprise, sont affectés au sponsoring sportif. Marc Braillon a financé l'équipe de foot de Grenoble et les débuts de René Arnoux en Formule 1 ; Richard Virenque a fait ses débuts professionnels sous le maillot de RMO qui a compté dans ses rangs Pascal Lino et dont le leader était Charly Mottet ; il a soutenu l'équipe de France de bobsleigh ; il armera le voilier de Laurent Bourgnon, vainqueur de La Baule/Dakar.

Un jour ou l'autre, il fallait bien que Marc Braillon croise le chemin de la boxe et des boxeurs.

Au début, tout roule : contre toute attente, René Jacquot, « honnête artisan du ring » (ce qui en termes moins choisis veut dire : pas très doué), devient champion du monde super-welter en battant Donald Curry, considéré à l'époque comme l'un des meilleurs boxeurs en activité. Braillon ne se sent plus de joie, « l'honnête artisan du ring » (prototype de l'intérimaire méritant) est devenu champion du monde à Grenoble, Tapie n'a qu'à bien se tenir et les frères Acariès itou. On essaie bien de faire entrer le type de Grenoble dans la ronde... « Y a du couscous pour tout le monde pourvu que tu payes l'anisette ! » mais Braillon ne l'entend pas de cette oreille, dans les couloirs de son entreprise, on l'appelle Napoléon, amateur de raclette, il n'a pas envie de se taper les merguez avec les pieds-noirs. Encore mieux – RMO casse les prix –, il leur pique Taoufik Belbouli (champion du monde WBA des lourds-légers) pour la modeste somme de 800 000 francs par an et 1,7 million par combat garanti.

Les Acariès se doutent bien que, à plus ou moins brève échéance, le Braillon va finir dans le mur, mais le vrai proprio de Belbouli ne l'entend pas de la même oreille. Le « daron des darons » s'appelle Joseph Zurita, rescapé des réseaux OAS, témoin de l'affaire Ben Barka, mouillé dans des affaires de contrebande à Naples, inculpé de meurtre dans une affaire anti-ETA, Jo louvoie entre pègre et politique. Il a beau s'être acheté une respectabilité à Casablanca, il a beaucoup investi dans Belbouli, le premier Musulman champion du monde. L'argent des Émirats est à portée de sa main, pas de raison qu'un natif de l'Isère lui sucre le brouzouf... va falloir qu'il crache au bassin, en liquide de préférence, deux millions de francs, c'est le tarif ! Braillon confie la moitié du « transfert » à Bernard Mélac, son homme de confiance, et oublie de verser le complément. Zurita pique sa crise, on lui choure son boxeur, on l'esquinte, on ne lui verse que la moitié de la caution, on lui fait des promesses, on ne les tient pas... les caves ont des vapeurs, il va se fâcher. Et il se fâche. Marc Braillon se retrouve menacé de devoir payer dix millions de francs à de mystérieux intermédiaires s'il ne veut pas s'attirer des ennuis permanents. L'homme d'affaires atermoie quelque temps avant d'aller porter plainte au commissariat, l'enquête ne donnera pas grand-chose.

Tout finira bien pour les frères Acariès et Joseph Zurita, ils récupéreront Taoufik Belbouli et lui organiseront un championnat du monde à Madrid (match nul face à René Daniels, tenant du titre) ; pour RMO, la suite sera moins brillante, l'été 1992 l'empire de Marc Braillon s'effondre en quelques jours. L'homme d'affaires se retrouvera face à la justice pour « banqueroute par détournement d'actifs, abus de biens sociaux, abus de pouvoir et exercice d'une activité de travail temporaire sans garantie financière ». On découvrira à cette occasion que le tycoon des alpages planquait ses pesetas en Côte d'Ivoire, que pour se rendre sympathique au personnel, il pouvait louer le Norway pour la modique somme de 20 millions de francs la croisière, qu'il fréquentait de temps à autre Hecham Zantah, intermédiaire syrien condamné à trois ans de zonzon outre-quiévrain, que les frais généraux de son entreprise se montaient à 440 millions de francs et sa dette fiscale à 176, et autres joyeusetés d'acabit semblable.

Lourdement condamné en première instance, il sauvera les meubles en appel. Avant de décéder le 23 août 2013, il a raconté sa vie dans *De la passion d'entreprendre à la prison sans comprendre* (Edior, 1994).

Roach (Freddy)

Surnommé « La Cucaracha », Freddie Roach a été un boxeur de bon niveau avant de devenir la Roach Royce des entraîneurs. Poids léger, entraîné par Eddie Futch, deux frères boxeurs (Joey et Pepper), il arrêtera sa carrière sur un palmarès de 40 victoires sur 53 combats, il a été, entre autres, battu par Bobby Chacon, Hector Camacho et Greg Haugen.

Hier réputé pour sa vaillance et ses « talents » d'encaisseur, il souffre aujourd'hui de la maladie de Parkinson. Eddie Futch lui avait demandé de raccrocher les gants lorsqu'il a été atteint des premiers symptômes, au lieu de l'écouter Roach, entraîné par son propre père, continuera de boxer et de perdre (cinq défaites lors de ses six derniers combats).

Après avoir glandé quelque temps et travaillé dans le télémarketing, Roach revient à sa passion et sert plusieurs années d'assistant à Eddie Futch avant de voler de ses propres ailes en ouvrant le Wild Card Boxing Club à Los Angeles. Il s'occupera de Julio Cesar Chavez Jr, Miguel Cotto, Virgil Hill, Amir Khan, Lucia Rijker, James Toney et même de Mickey Rourke, mais il accompagnera surtout la carrière de Manny Pacquiao jusqu'à ce que, par un bizarre retour des choses, il juge que « Pacman » risquait le pire (Parkinson !) s'il continuait de prendre des coups, et mette fin à leur collaboration.

Robinson (Ray Sugar)

Le plus grand c'est lui, et sans conteste.

Avant Ali.

Ray c'est Nat King Cole avant Marvin Gaye ; Marcus Garvey avant Martin Luther King ; Robert Johnson avant BB King ; Jesse Owens avant Carl Lewis et Bob Beamon réunis.

Le meilleur, c'est lui, meilleur que tout ce que la culture noire a eu de meilleur... Meilleur que Duke Ellington, meilleur que Charlie Parker, meilleur que John Coltrane, meilleur que Miles Davis, meilleur que n'importe quel chanteur de blues, meilleur que n'importe quel musicien de jazz.

Meilleur que tous.

Pound for pound.

Toutes catégories confondues.

Tout ça sans avoir l'air d'y toucher. En affichant sans prétention et avec désinvolture sa classe (le mot semble inventé pour lui) *naturelle*.

Aujourd'hui, il est encore l'auteur du plus beau geste technique de TOUTE l'histoire de la boxe : le crochet gauche qui a envoyé Gene Fullmer sur le cul pour bien plus que le compte, le 1^{er} mai 1957 au Chicago Stadium. En regardant cent fois la vidéo du combat, on ne comprend toujours pas « comment c'est fait », si vite et si bien ; on comprend, en revanche, que tous les plus beaux gestes sont faits *comme en passant*, sans y penser, ce qui est la forme la plus aboutie de la pensée.

Witz!

Né Walker Smith Jr, le 3 mai 1921 à Ailey (Georgie), fils d'un ramasseur de coton (Walker Smith Sr), il ne perdra aucun de ses combats amateurs (en fait, si, mais... pas beaucoup) ; il sera champion du monde des poids welters et des poids moyens, avant d'échouer dans la catégorie supérieure (les mi-lourds), assommé par la chaleur, alors qu'il menait aux points (et de loin) du temps où les catégories de poids étaient des catégories de poids et qu'il n'existait qu'un seul champion du monde par catégorie.

Il a fait fortune cent fois et il a tout perdu cent fois + une.

Il a rencontré Jake LaMotta si souvent qu'il lui a refilé le diabète. Leur dernier combat, le plus féroce d'entre tous, est resté dans l'histoire sous le nom de « Massacre de la Saint-Valentin ».

Il ne s'est jamais couché.

Devant personne.

Il a refusé d'entraîner le jeune Cassius Clay puisqu'il boxait encore et pensait, sans doute, qu'il n'aurait – encore – fait qu'une bouchée de cette trop grande gueule.

Tous ceux qui s'appellent « Sugar » ne seraient pas même dignes de lui lacer ses chaussures ou de porter sa coquille.

Il habitait Harlem.

Il garait sa Cadillac fraise écrasée en double file.



Sa femme était belle.

Il faisait semblant de boire du champagne.

Il avait une toute petite voix, des mains de pianiste, le sourire timide d'une star.

Il dansait comme [Bojangles](#) alors même que le type en face de lui voulait lui arracher la tête.

Il sautait à la corde comme il dansait.



Il était aussi élégant (les costumes, la petite moustache) en dehors du ring qu'entre douze cordes (le short à la bonne dimension, le peignoir court d'un blanc immaculé).

Au comptoir de son bar, entouré d'une foule de supporters en folie, il était le comble de l'élégance, un pansement sur l'œil gauche.

Il n'était jamais dépeigné.

Son portrait par Jean Michel Basquiat est l'une des meilleures toiles qu'ait peintes le Van Gogh des années 80.



Les Blancs l'admiraient puisqu'ils ne pouvaient pas faire autrement, il était l'idole des Noirs et les Français l'adoraient, autant que Joséphine Baker, comme s'il était l'un des leurs.

Sans provocation aucune, il a fait plus pour les Afro-Américains qu'aucun d'entre eux.

Comme la vie est injuste, Robinson, ruiné, est mort à 68 ans de démence pugilistique et Gene Fullmer qui l'a fait mentir une fois (Ray avait déclaré : « Personne ne m'a jamais battu deux fois ») était toujours vivant à plus de 80 balais (il est mort le 27 avril 2015 à 84 ans) alors qu'il a pris autant de coups que l'on a bien voulu lui en donner.

Dieu lui avait prêté la foudre.

Dieu ne lui a jamais retiré ce qu'il lui avait donné, mais Dieu le lui a fait payer en le plongeant dans les ténèbres avant de l'accueillir à sa *droite* avec les poètes...

Dieu n'est pas fou et plus avisé que Gene Fullmer, il craint le crochet gauche de Ray Sugar Robinson.

Rocchigianni (Graciano)

Le seul boxeur à pouvoir se vanter d'avoir acculé une fédération à la faillite. Après avoir fait condamner en avril 2003 la WBC à lui verser 31 millions de dollars pour l'avoir destitué de son titre de champion du monde des poids lourds-légers, sans raison valable ni sérieuse, au bénéfice de Roy Jones Jr, Rocchigianni négociera ultérieurement avec la fédération pour une somme que l'on imagine rondelette.

Mort à 54 ans, renversé par une voiture en Italie.

Rodriguez (Luis Manuel)

« J'aurais pu boxer dix ans de plus,
mais j'aimais trop les femmes. »

Luis Manuel Rodriguez

Comme la vie est injuste, on est injuste avec Luis Manuel Rodriguez. Lorsque la conversation vient sur les boxeurs cubains, on cite toujours Kid Gavilan, Jose Napoles et consorts ou alors les fantastiques amateurs produits par l'école cubaine : Teofilo Stevenson et Felix Savon, jamais Luis Manuel Rodriguez et pourtant – ne parlons pas des amateurs dont on ne sait rien de ce qu'ils auraient pu donner en professionnels – Luis Manuel Rodriguez a un palmarès qui peut avantageusement se comparer à celui de Gavilan et de Napoles, peut-être même plus étoffé.

Ils avaient été cinq boxeurs cubains d'importance à quitter leur île lorsque Fidel Castro prendra le pouvoir : Jose Legra, Jose Napoles, Sugar Ramos, Benny Paret et Juan Manuel Rodriguez ; le premier s'installera en Espagne, les deux suivants au Mexique et les deux derniers en Floride. Injustice supplémentaire (une espèce de délit de sale gueule) : Rodriguez qui était si beau à voir boxer, à tel point que le jeune Cassius Clay l'imitait lorsqu'ils s'entraînaient ensemble chez Angelo Dundee à Miami, a été surnommé « El Feo* ». Le natif de Camaguey avait une envergure impressionnante, un direct du gauche de toute beauté et un sens de l'esquive remarquable, il ne se « battait » jamais, on peut le considérer comme l'un des rares « artistes » de sa catégorie à cette époque. Et, justement, Luis Manuel Rodriguez a souffert de boxer en poids welter à l'époque où Emile Griffith boxait dans la même catégorie. Les deux hommes se sont rencontrés quatre fois et, comme souvent les combats entre deux techniciens par ailleurs maîtres tacticiens, leurs rencontres ont sans doute été passionnantes à suivre pour les véritables amateurs, mais mortellement ennuyeuses pour le public. Premier combat : Griffith vainqueur de justesse (corps à corps en pagaille) ; deuxième combat : Rodriguez gagne de justesse et s'empare des titres WBA et WBC ;

troisième : deux mois plus tard, Griffith reprend sa ceinture à la grande surprise de Rodriguez : « Je croyais que j'avais gagné... facile ! » ; quatrième combat (troisième pour le titre), un an plus tard : le Cubain est pénalisé pour coups bas et Griffith conserve son titre. À l'issue du combat, Rodriguez déclare : « Je renonce à ce titre, l'entourage de Griffith est trop bien organisé pour que j'arrive à le gagner un jour ! »

Passé poids moyen (il a fallu qu'il se fasse violence, il ne sera jamais qu'un poids welter artificiellement grossi), Rodriguez bat deux fois Rubin « Hurricane » Carter, Benny Briscoe deux fois, dont une fois à Philadelphie, et un Tom Bethea débutant. Il finit par obtenir une chance pour le titre, il aura beau dominer facilement Nino Benvenuti à Rome, l'Italien couvert de sang des pieds à la tête réussit le crochet gauche parfait au onzième round, l'envoyant pour cinq minutes au pays des songes. « Le Vilain » ne boxera plus jamais pour le titre suprême, ce qui ne l'empêchera pas de continuer à boxer pendant trois ans encore (16 combats, 5 défaites), où il sert plus ou moins de marche-pied, à moins que ce ne soit de juge de paix, aux espoirs. Il perd les deux derniers et prend une retraite bien méritée qu'il arrosera copieusement jusqu'à en mourir. 121 combats et seulement 13 défaites.

Il ne reste plus qu'à l'oublier.

* « J'aime les hommes moches.
Je suis pas moche moi-même,
mais les hommes moches ont une forme de vulnérabilité.
Ils attendent pas grand-chose de la vie.
Ils prennent rien pour un dû.
Et puis, souvent, les moches savent gérer le quotidien.
Ils ont l'habitude d'être seuls.
Ça les rend autonomes. »
Colin Winnette

Roi (Sonji)

« Que les Musulmans aillent tous se faire foutre !
Ce que je sais, c'est qu'Ali m'a aimée et qu'il m'aime encore. »

Sonji Roi

Alias Ali lui est dédié. Personne ne m'a jamais posé de question à ce propos ni même demandé qui cela pouvait bien être et pourtant... Sonji Roi a été la première femme d'Ali ou plutôt la première femme de celui que beaucoup appelaient encore Cassius Clay et qui aurait pu le redevenir s'il avait écouté Sonji plutôt qu'Elijah Muhammad.

Sonji Roi était toute petite (moins de 1 mètre 60), jolie comme un cœur, sexy, mais surtout dégourdie. Son père avait été tué pendant une partie de cartes alors qu'elle avait deux ans, elle avait perdu sa mère à huit ; élevée par ses grands-parents, elle avait arrêté l'école à treize ans pour s'occuper de son premier gamin, autant dire que, si elle voulait être indépendante et payer son loyer, Sonji avait intérêt à être dégourdie. Elle était un peu modèle, un peu serveuse, un peu hôtesse dans un bar à cocktails, mais aussi télé-vendeuse pour *Muhammad Speaks*, l'organe officiel de la Nation de l'Islam ; c'est comme ça qu'elle a connu Herbert Muhammad et c'est Herbert Muhammad qui la présentera au tout nouveau champion du monde.

BING !

COUP DE Foudre

Le soir même, Ali la demande en mariage malgré les mises en garde d'Herbert : « Fais pas ça, mec ! Tu la connais même pas, elle bosse à l'Archway Supper Club, elle a une queue de lapin collée sur le derche ! Elle est pas née de la dernière pluie, mec ! » Quelques jours plus tard Rahman Muhammad (Captain Sam) marie religieusement les deux tourtereaux qui se pelotent sur la banquette arrière de la voiture qui les mène en Arizona. Le 14 août 1964, le *Los Angeles Sentinel* informe ses lecteurs que Muhammad Ali avait présenté à la presse la femme avec laquelle il s'était marié à Gary dans l'Indiana, la ville natale de Sonji Roi.

Ali est raide dingue d'elle, c'est de son âge, à part boxer et déconner, il ne sait rien faire, le problème c'est la bande de dingues qui lui sert d'entourage.

BANG !

CONFLIT

Ali était sexy, Ali aimait que Sonji soit sexy et Sonji était sexy. Ils formaient un couple sensationnel, à la mode de l'époque, ils ressemblaient aux pochettes de chez Tamla Motown. Ils auraient pu former un duo, faire un album... Ali a d'ailleurs enregistré un 33 tours pour Columbia, *I Am The Greatest*, où il reprend sa chanson préférée *Stand By Me* et rappe vaguement *The Gang's All Here* que Sam Cooke a écrit sur un coin de console ; Sonji enregistrera quelques 45 tours (*Deeper in My Heart, Here I Am And Here I Stay* et une reprise d'Aretha Franklin, *I Can't Wait Untill I See My Baby's Face*) pour Aries Record Production, un label de Chicago, cela ne vaut pas Aretha Franklin, mais ce n'est pas mauvais. Sonji aimait danser (Ali, aussi curieux que cela paraisse, ne savait pas danser), sortir en boîte, s'habiller à la mode et la mode était aux jupes courtes, elle se maquillait, elle faisait tout ce qui était interdit aux femmes selon la Nation de l'Islam, elle était maligne, elle posait les questions qui fâchent, toutes ces histoires de soucoupes volantes, de Mère des avions et d'Apocalypse à la noix la faisaient marrer, sans compter qu'elle voyait bien qu'Ali était entouré par une bande d'escrocs et de voleurs qui profitaient de lui d'une manière éhontée. Elle n'était pas dupe non plus de l'attitude d'Ali qui aurait voulu qu'elle soit ensevelie des pieds à la tête dans les robes recommandées par la secte, mais qui était en permanence entouré d'une meute d'Égyptiennes à moins qu'elles ne soient pakistanaïses, qui n'avaient rien d'égyptien ni de pakistanaïse, mais tout de groupées d'un soir si ce n'est d'un quart d'heure derrière une porte.

La situation ne pouvait pas s'éterniser, sans compter que Sonji n'avait aucun allié, si ce n'est les parents d'Ali, si elle s'était battue seule, elle aurait fini comme Malcom X, criblée de plomb. Leur divorce sera prononcé le 10 janvier 1966, Ali sera condamné à verser à sa désormais ex-femme la somme de 172 000 dollars (« J'étais peut-être une chercheuse d'or, mais le filon était mince ! »).

Remariée avec un avocat, Reynaldo Glover, Sonji Roi est morte le 11 octobre 2005, persuadée que Muhammad Ali l'avait aimée plus que tout et que n'importe qui. Et elle n'avait peut-être pas tort... « On se souvient d'elle/On s'en souviendra/ La première fille qu'on a pris dans ses bras. »

Roldan (Juan Domingo)

Encore un « Taureau de la Pampa », celui-là élevé sous la mère au lait frais et à la crème épaisse. Contrairement à Monzon poussé en hauteur aux alentours de Santa Fe, il poussera en largeur dans la plaine de Cordoba, ce qui lui donnera, poitrine en astrakan comprise, un faux air de Cerdan. *Martillo* jouera les seconds rôles dans la super-production des « Quatre Rois » (Duran, Hagler, Hearns, Leonard) tournée dans les années 80. Avant de perdre avant la limite, il fera trébucher Hagler pour la première et dernière fois de sa carrière et il enverra Hearns au tapis avant d'arrêter les frais après une défaite sans appel devant Michael Nunn lors de sa troisième tentative pour s'emparer d'un titre mondial.

Il rachètera les quatre-vingts hectares sur lesquels ses parents s'étaient échinés, devenu obèse, il est mort des complications du Covid le 18 novembre 2020.

Roland (Thierry)

Journaliste sportif français (1937 - 2012), spécialiste du foot, hypermnésique, capable, sans une hésitation et sans se tromper, de réciter les résultats des seizièmes de finale de la Coupe de France 1954. À l'époque de Canal +, il a personnifié à la perfection le beauf à la française, ses saillies pouvant être reprises telles quelles par les Guignols, je me souviens encore de : « Abattu comme un lapin en plein vol ! » Il a longtemps commenté la boxe sur TF1, avec comme caractéristique essentielle de n'y connaître que dalle (comme Howard Cosell).

Rone (Bradley)

« Tous les boxeurs ont une histoire qui peut vous briser le cœur. »

Barry Mc Guigan

Helen Ruffin avait choisi les vêtements de « Top Cat » avec soin, elle les avait repassés et pliés avant de les déposer sur le lit : une chemise, phosphorescente à force d'être blanche, son costume noir, une paire de chaussettes neuves, une pochette et une cravate, elle avait ciré ses chaussures. Bradley avait beaucoup grossi ces derniers temps, elle espérait que son costume lui irait encore, lorsqu'il reviendrait de Cedar City il n'aurait plus qu'à l'enfiler pour l'enterrement de sa mère à Everdale.

Ils verraient bien.

Quand Celeste Moss, sa sœur, lui avait annoncé la nouvelle, Bradley avait pleuré sans pouvoir s'arrêter, entre deux sanglots, il lui a dit de ne pas s'inquiéter pour l'argent, il aurait 800 dollars, le montant de la bourse de son combat du lendemain à Cedar City, pour payer son voyage aller. Ça ne suffirait pas pour payer son retour, Celeste lui a dit de ne pas s'inquiéter pour l'argent et puis elle lui a demandé de ne pas boxer, Bradley lui a dit qu'il avait déjà rencontré son adversaire il y avait trois semaines. C'était un pote. Elle ne lui a pas demandé s'il avait gagné, Bradley ne gagnait jamais, le dernier combat qu'il avait gagné c'était au siècle dernier. Sa licence avait été suspendue dans le Nevada et la commission du Nevada n'est pas réputée pour sa sévérité, alors, Bradley boxait ailleurs... en Californie, dans le Colorado, à Honolulu, même en Europe, au Danemark et en Allemagne, partout où il fallait perdre. Il avait rencontré « Mouse » Strauss trois fois, personne perdait contre « Mouse », Bradley avait trouvé le moyen de perdre trois fois.

Le reste du temps, T.C. travaillait dans une superette de Vegas, pour quelques dollars de plus, il servait de *sparring-partner* à des types meilleurs que lui qui n'avaient pas de poids lourd sous la main, mais il suffisait que ses copains, Peter Sussens, Sean Gibbons, Cornelius Boza Edwards, l'appellent pour lui dire qu'ils lui avaient trouvé un combat pour la semaine suivante ou même le lendemain, et c'était parti !

800 dollars...

La boxe ne l'aimait pas mais lui, il aimait la boxe.

Alors que Bradley souffrait d'hypertension, Richard Weinsoft, le responsable de l'Utah Athletic Commission, a trouvé qu'il était OK. Il n'aurait plus manqué que ça, il n'avait que 35 ans et il se sentait en pleine forme. À la fin du premier round, alors qu'il n'avait pas été vraiment touché par son pote Billy « The Kid » Zumbun, T.C. s'est effondré, sans doute victime d'une crise cardiaque. Il a été transporté au Valley View Medical Center de Cedar City où il est mort.

La réunion a été annulée, dans les vestiaires on a trouvé au fond du sac de sport de Bradley Rone un billet de cinq dollars et le téléphone de sa fiancée, c'est comme ça que les officiels ont pu prévenir Helen Ruffin.

Billy Zumbrun est remonté sur le ring deux mois plus tard au Casino de Cœur d'Alène, il a boxé dix ans de plus, entraîné par Cornelius Boza Edwards, le pote de Bradley, il a rencontré Riddick Bowe, Michael Grant, Ruslan Chagaev... sans succès.

Bradley « Top Cat » Rone a été enterré à côté de sa mère au Landmark Cemetery d'Everdale.

Dans son costume noir un peu juste.

Rose (Lionel)

Premier champion du monde aborigène, né le 21 juin 1948 à Drouin dans l'état de Victoria. Alors qu'il n'a pas encore vingt ans, il rencontre Fighting Harada à Tokyo, le 26 février 1968, pour les titres WBA et WBC des poids coq, à la surprise générale il bat celui qui règne sur la catégorie depuis trois ans. À son retour 100 000 personnes fêtent le retour du héros devant l'Hôtel de ville de Melbourne. En un seul combat, Lionel Rose est devenu l'idole de tout un pays et de sa communauté copieusement méprisée d'ordinaire.

Il défend son titre victorieusement à trois reprises, on relèvera quatorze blessés (dont l'arbitre) après sa victoire sur Chucho Castillo au Felt Forum d'Inglewood où, neuf mois plus tard, il sera battu par Ruben Olivares (K.-O. à la cinquième reprise). Battu pour le titre des super-plume par Yoshiaki Numata, Lionel Rose est plus occupé par sa carrière de chanteur que par celle de boxeur, il bat quelques types faits pour être battus puis commence à être battu par des types pas faits pour gagner. Avant-dernier combat, K.-O. face à Rafael Limon, toujours au Felt Forum d'Inglewood ; dernier combat à Nouméa, défaite par K.-O. devant Maurice Apeang, un gaucher de Papeete dont c'est le huitième combat.

Contrairement à ses collègues, Lionel Rose fera fructifier la petite fortune amassée sur le ring. Il est mort le 8 mai 2011.

Il était le parrain de Ruby Rose, actrice, mannequin, réalisatrice, classée parmi les trois vegans les plus sexy de la planète par l'association PETA en 2017.



Rose (Mitchell)

Célèbre pour être le seul boxeur à avoir battu Eric « Butterbean » Esch (180 kilos) avant la limite et pour s'être battu avec Mike Tyson à la sortie d'un night-club et en avoir tiré un livre (*Mike Tyson Tried To Kill My Daddy*).

Rosenbloom (Maxie)

« Il boxe si mal qu'il en devient excellent. »

Dave Shade

« À mes yeux, "Slapsie" Maxie était un phénomène juif bien plus miraculeux qu'Albert Einstein. »

Philip Roth

18 combats par an pendant seize ans, on peut dire tout ce l'on veut de Maxie Rosenbloom, mais on ne peut pas le traiter de feignant, lorsque « l'Arlequin de Harlem » raccrochera les gants, il avait disputé la bagatelle de 274 combats (297 selon certains). Au début, pourtant, c'était rien moins qu'évident, sur ses 25 premiers combats amateurs, Maxie en perdra 20... rien d'encourageant pour la suite ! Il avait tendance à continuer de se battre sur le ring comme on se bat dans la rue quand on est costaud avant de finir par comprendre que ce n'était pas de cela qu'il s'agissait, cela lui prendra 200 combats supplémentaires pour bien se l'enfoncer dans le crâne et se le tenir pour dit une fois pour toutes. Devenu professionnel sous la coupe de Frank Bachman à qui il restera fidèle jusqu'au bout, Maxie comprendra autre chose encore, c'est bien joli de gagner avant la limite en s'en prenant plein le porte-pipe, mais c'est encore mieux de ne rien prendre du tout. Ça permet de gagner plus d'argent, plus longtemps : seize ans.

C'est parti pour « Slapsie », Maxie ne cogne plus avec ses poings, il gifle avec ses gants un peu à la manière dont les clowns blancs frappent les Augustes. Pour assortir au côté comique de la chose et ne pas trop déplaire au public qui n'aime pas beaucoup les boxeurs défensifs, « Slapsie » en rajoute, il se couvre, se découvre, monte les mains, garde les bras ballants, cela donne un résultat singulier à mi-chemin entre le derviche tourneur et le lutteur de gréco-romaine. Rosenbloom expliquera que s'il a adopté un style essentiellement défensif, c'est dans le but de s'éviter une « conclusion cérébrale », Cus d'Amato s'est inspiré de sa défense bizarre pour mettre au point son fameux « peekaboo ».

Rosenbloom était toujours dans une condition physique parfaite, il n'avait pas vraiment besoin de s'entraîner, ses combats lui servaient d'entraînement.

– Je bois pas, je fume pas et je laisse pas les dames seules, c'est ma chemise !

Play-boy impénitent, joueur fanatique, « Slapsie » était marrant comme tout, il imitait le boxeur sonné à la perfection, ses déclarations saugrenues faisaient le bonheur des échetiers, les journalistes sportifs en revanche ne l'appréciaient pas particulièrement et rappelaient toujours son absence de punch : 19 victoires par K.-O. sur les 207 que compte son palmarès.

Il n'empêche que, le 25 juin 1930, Maxie rencontre Jimmy Slattery pour la 6^e fois, Slattery l'a battu cinq fois, mais ce soir-là, « Slapsie » inverse enfin la tendance et s'empare du titre de champion du monde des poids mi-lourds, il le conservera jusqu'au 16 novembre 1934, date à laquelle il sera battu par Bob Olin. Au 10^e round, l'un des juges confie à son voisin : « J'ai match nul... rien à rien ! », au début du 14^e, le manager d'Olin n'en peut plus du spectacle : « Nom de Dieu, rentre-lui dedans, c'est si mauvais que c'est même pas marrant. » Le pire étant que Rosenbloom avait sûrement gagné et aurait sans doute pu conserver son titre quatre ou cinq ans encore, sauf que, peut-être, l'arbitre et les juges en ont eu marre de voir « Slapsie » gagner en faisant

boxer ses adversaires encore plus mal que lui. Joe Louis n'a jamais voulu rencontrer Rosenbloom pour cette raison : « Bien sûr que je le bats, mais ce sera affreux à voir... pas question ! »

Rosenbloom, lui, n'était pas regardant, il rencontrait tous ceux qui voulaient bien le rencontrer, il a boxé contre 70 boxeurs noirs alors qu'à l'époque il était d'usage de les éviter, il boxait souvent à l'extérieur et avait l'habitude de prévenir les organisateurs : « Si je gagne, donnez-moi le nul ! », il compte 39 décisions de ce genre dont la plupart sont, évidemment, des victoires.

À partir de 1937 et jusqu'en 1939, Slapsie passera dans la catégorie supérieure avant de se retirer à 35 ans alors qu'il était encore classé dans les dix meilleurs poids lourds mondiaux, il en profitera pour se marier avec Muriel Faeder qui avait treize ans de moins que lui. Reconverti avec succès dans le cinéma : « Marlène Brando parle exactement comme moi ! », il tournera plus de cent films, cinéma et télévision confondus. Il a été un temps propriétaire du Slapsy Maxie's Nightclub (7165 Beverly Blvd) où se croisaient hommes politiques, mafieux et vedettes de cinéma (en fait, « Slapsie » n'était qu'un prête-nom, le véritable propriétaire de la boîte était Mickey Cohen, gangster de son état). Le Slapsy Maxie's racheté en 2019 par Quentin Tarantino est aujourd'hui devenu le Beverly Theater, temple du 35 mm.



Même s'il avait évité beaucoup de coups, en 2523 rounds disputés (une bonne semaine sans discontinuer à se foutre sur la gueule) Maxie en avait quand même reçu un certain nombre, rattrapé par la patrouille, atteint de *dementia pugilistica*, il finira sa vie dans un hôpital psychiatrique.

Ross (Barney)

De son vrai nom Dov-Ber (Beryl David) Rasofsky.

Son père, Reb Yitchak (Itchik) Rasofsky, descendant de Rabbi Baruch Leib Rasofsky, le Cantor de la synagogue de Vilna, rescapé d'un pogrom, étudiait le Talmud vingt-quatre heures sur vingt-quatre et tenait une petite épicerie le reste du temps. Sa mère, Sarah Epstein, née à Selz en Pologne, élevait ses six enfants entre les bocaux de pickles et les caques de harengs. Ils vivaient tous, serrés les uns contre les autres, dans un petit appartement au 1310 South Jefferson Street, en face de l'épicerie familiale dans le ghetto de Chicago avec comme voisins Karkov, le poissonnier

dont le fils deviendra King Levinsky et Finkelstein, le boucher dont le fils Jackie (Jacob) Fields sera champion du monde poids welter. Des immigrés comme les autres avec un parcours ordinaire ces années-là : Brest-Litovsk - Ellis Island - Lower East Side - Chicago, des Juifs ultra-orthodoxes, des gens tranquilles (« Étudions et laissons les *trumbeniks* s'étriper ») jusqu'à ce que Yitchak soit tué pour les quelques dollars traînant au fond de son tiroir-caisse.

Barney est arrivé pas longtemps après : « Il y avait du sang sur son tablier, sur sa chemise et ses *tzitzith*. Il m'a dit de rien dire à Maman et il s'est évanoui ». Madame Farbstein, une voisine, avait tout vu : « C'est deux jeunes qui ont fait le coup... ils ont dit qu'ils voulaient acheter du saumon et des bagels... ils ont demandé s'ils pouvaient se réchauffer les mains sur le poêle... je lui ai dit que j'aimais pas leur allure, il m'a répondu que je croyais que tous les étrangers étaient des *trumbeniks*... j'avais pas fait trois pas dehors que j'ai entendu les coups de feu ! » Ytchak est resté trois jours entre la vie et la mort à l'hôpital, il s'est réveillé une seule fois, « C'est bizarre, il a dit, j'ai plus mal à mon épaule », et puis il a murmuré *Shema Israël*, et il est mort.

Sarah sombre dans la dépression, elle part vivre dans le Connecticut auprès de sa belle-mère ; les enfants sont dispersés, Ida, Sam et George sont placés dans un orphelinat, Barney confié à une tante. Le jeune garçon, traumatisé par tout ce qui lui arrive, abandonne la religion, coupe ses *peots*, tourne mal, il fait les 400 coups avec un copain : Jacob Leon Rubinstein, qui deviendra célèbre à sa manière sous le nom de Jack Ruby.

« J'ai été voir "Two Guns" Altarie et Frankie Yale et je leur ai demandé s'ils avaient du travail pour moi, ils m'ont dit qu'ils m'en donneraient pas parce que j'étais le fils du *rav'*, mais ils m'ont dit d'aller voir Al Capone. Al Capone a pas voulu me donner du boulot non plus, quelquefois, j'allais lui acheter ses cigares ou des cartes neuves, c'est tout. Et puis, un jour, il m'a dit que ça suffisait, qu'il fallait plus que je traîne dans les rues, qu'il fallait que je retourne à l'école ou que je trouve un boulot. Quand j'ai fait la grimace, il m'a dit : Écoute, je t'ai dit quelque chose, alors tu te dépêches d'obéir ou ça ira mal ! »

Encore heureux pour la suite des événements, le jeune homme découvre la boxe et ça lui plaît. Beryl devenu Barney, Rasofsky devenu Ross boxe en amateur pendant cinq ans (250 combats) avant de passer pro en 1929. Quatre ans plus tard, Barney Ross, « La Fierté du Ghetto », est champion du monde des légers et des super-légers après avoir battu Tony Canzoneri qu'il considérera toujours comme le meilleur boxeur qu'il ait jamais rencontré. À propos de ce combat, Henry McLemore de l'*United Press* écrira que sa sauvagerie ramenait à l'époque où la civilisation n'était pas encore apparue.

Barney a réalisé son premier vœu : réunir sa famille dispersée et l'installer dans un luxueux appartement du West Side. Quelques mois plus tard, il retourne à la religion de ses ancêtres, il étudie les textes, comme son père les étudiait, dans les livres laissés par son père, il porte les *tzitzit*. Il rencontre trois fois, pour le titre des welters, Jimmy Mc Larnin qui pèse cinq kilos de plus que lui, irlandais pur jus, bourreau de tous les boxeurs juifs qui croisent son chemin (Kid Kaplan, Sammy Mandell, Sammy Fuller et... sacrilège suprême, Benny Leonard !). Barney gagne la première rencontre, perd la deuxième (« L'arbitre avait sans doute les yeux aussi fermés que ceux de McLarnin, il m'a pas vu ») et gagne la troisième qu'il avait sûrement perdue (« C'est une honte ! » déclarera Gene Tunney à propos de la décision). Une autre « trilogie » le verra triompher trois fois de Ceferino Garcia, leur dernier combat étant sûrement la démonstration du génie de « La Fierté du Ghetto » qui savait boxer, mais pouvait au besoin se battre et souffrir. Technicien hors pair, « boxeur pour boxeur », le 23 septembre 1937 au Polo Grounds de New York, Barney Ross montera sur le ring avec une main gauche cassée, ce qui ne l'empêchera pas de dominer Garcia, techniquement ET physiquement. Comme s'il avait jeté dans ce dernier combat tout ce qu'il savait et tout ce qu'il avait, les quinze derniers rounds sur les quarante-cinq disputés contre l'inventeur du *bolo punch* entameront plus qu'il ne le pensait le potentiel de Ross.

Barney Ross n'a plus de jambes, plus de réflexes, il est fini, foutu. Cramé. Tout cela sans compter qu'en dehors du ring et de l'étude de la Torah, Barney Ross a quelques passions dévorantes : les courses de chevaux, les cigarettes, le whisky et les petites pépées. Après

250 combats amateurs, 80 combats professionnels, le corps de Barney Ross ne répond plus et face à un boxeur comme Henry « Homicide » Armstrong, ça ne pardonne pas. Le 31 mai 1938 à Long Island, Barney Ross prend la dégelée du siècle. À partir du 10^e, la foule (35 000 spectateurs) demande à l'arbitre d'arrêter les frais ; Ross supplie l'arbitre, Arthur Donovan, de ne pas le faire ; entre le 11^e et le 12^e, Ross menace ses hommes de coin de ne plus jamais leur parler s'ils jettent l'éponge (« J'ai gagné mon titre sur le ring, je le perdrai sur le ring ! ») ; les trois derniers rounds, c'est Armstrong qui le porte, lui permettant de finir debout et donc de n'avoir jamais été battu avant la limite.

Barney Ross remonte l'allée qui conduit aux vestiaires dans un silence total.

35 000 personnes et pas toutes casher.

Loin de là.

– J'ai réalisé que ce silence incroyable était l'hommage le plus fantastique que j'avais jamais reçu depuis le premier jour où j'avais enfilé des gants.

Il ne remontera plus sur un ring. Il avait promis à sa mère qu'il arrêterait la boxe à la première roustie qu'il prendrait, il tiendra parole et n'y reviendra pas.

La Gloire, il ira la chercher ailleurs.

À la guerre par exemple.

Barney Ross a 32 ans lorsqu'il s'engage dans la 2^e division des Marines, le 4 novembre 1942, il débarque à Guadalcanal, deux semaines plus tard, avec trois autres Marines, il tombe dans une embuscade. Pendant treize heures d'affilée, Barney Ross défendra leur position... 20 grenades expédiées en direction du nid de mitrailleuses qui les tient sous son feu... 400 balles tirées... quand son fusil mitrailleur Browning M 1918 est vide, ses copains lui passent le leur et rechargent le sien. À l'aube, deux d'entre eux sont morts ; bien que blessé au pied et à la jambe, Barney qui pèse tout juste 70 kilos prend sur son dos son copain qui en fait plus de cent et le met à l'abri. Quand les renforts sortent les survivants du guépier, ils relèvent les cadavres de vingt-deux soldats japonais, le casque de Barney porte la trace de trente impacts de shrapnel. Pour cet exploit, Barney Ross sera décoré de la Silver Star. Guéri de ses blessures, il sera renvoyé cinq fois au front, ses cheveux blanchiront en une nuit comme ceux de son père et il contractera la malaria. Pour soulager ses douleurs, les médecins militaires le bourrent de morphine, il n'en faut pas davantage pour que, rendu à la vie civile, Barney, accro à tout ce à quoi il ne faut pas l'être (le jeu, l'alcool, le tabac, les femmes), dépense 500 dollars d'héroïne par jour. Sa femme Catherine Howlett, ex-danseuse des Ziegfield Follies, le prévient, c'est elle ou la drogue.

En 1946, Barney Ross rentre à l'hôpital public de Lexington dans le Kentucky pour entamer une cure de désintoxication. On le photographie étendu sur son lit, Madame (une jolie brune) à son chevet. À lui de jouer ! Quatre mois plus tard, Ross est *clean*. Il racontera sa lutte et sa victoire sur la drogue dans son autobiographie, *No Man Stands Alone* parue en 1957 ; la même année, *Monkey on My Back*, un film avec Cameron Mitchell dans le rôle de Barney, se focalise sur son addiction, un peu trop selon Barney Ross qui apparaît sur l'affiche une seringue plantée dans le bras. Il obtiendra dix mille dollars de dommages et intérêts sur les dix millions demandés. Barney Ross a une vision relativement moderne de l'addiction à l'héroïne, il demande que l'on considère les drogués comme des malades plutôt que comme des délinquants, il est même partisan d'ouvrir des salles d'injection où le produit serait distribué gratuitement sous contrôle médical. En revanche, il est partisan de la peine de mort pour les dealers.

À partir de 1947, Barney Ross a été un membre influent de « l'American League for a Free Palestine » qui soutenait la création de l'état d'Israël.

Fumeur impénitent, Barney Ross est mort à Chicago le 17 janvier 1967 d'un cancer de la gorge.

יְהִי שְׁמֵהּ רַבָּא מְבָרַךְ
לְעֵלָם וּלְעַלְמֵי עֵלְמַיָּא
יְתַבְרַךְ וְיִשְׁתַּבַּח וְיִתְפָּאֵר וְיִתְרוֹמַם

!!תנשא !!תהדר !!תעלה !!תהלל

Round

12345678910111213141516171819202122232425262728293031323334353637383940414243444
54647484950515253545556575859606162636465666768697071727374757677787980818283848
58687888990919293949596979899100101102103104105106107108109110111112113114115116
11711811912012112212312412512612712812913013113213313413513613713813914014114214
31441451461471481491501511521531541551561571581591601611621631641651661671681691
70171172173174175176177178179180

Round Card Girls



« Une fois leur petite exhibition terminée, lorsqu'elles repassent sous les cordes du ring, en équilibre sur des talons trop hauts, le sillon entre leurs prothèses offert, elles redeviennent un instant les jeunes filles du Minnesota qu'elles ont été avant de vouloir échapper au sort qui ne manquera pas d'être le leur, une fois qu'elles auront abusé du Mojito de supermarché, et ne seront plus que l'ex-plus jolie fille de Fergus Fall ou de Bemidji. »

Frédéric Roux

Préface de *La Classe et les Vertus*, Fayard, 2014

Chargées de rappeler au public le round suivant à l'aide d'une pancarte sur laquelle c'est écrit, passent le reste du temps collées à leur portable. Selon certains, elles font partie de la boxe comme les oreilles en chou-fleur et les cloisons nasales déviées, pour d'autres, elles sont parfaitement assorties à l'esthétique Made in Atlantic City dans ce qu'elle a de plus kitsch, un croisement entre les pom-pom-girls (en moins athlétiques) et les pages centrales de *Playboy*.

Stiletos et silicone recommandés.

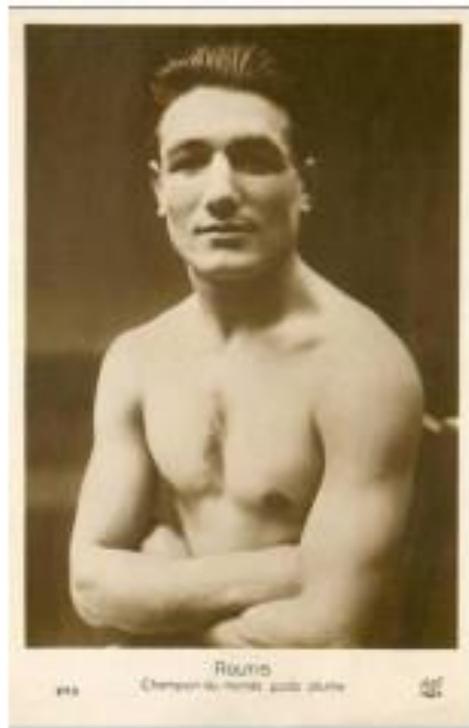
Mickey Duff pense qu'elles sont une insulte à la boxe et aux boxeurs ; Bert Randolph Sugar trouvait que c'était ce qu'il y a de mieux à regarder durant un combat de lourds-légers ; de 1991 à 1997, [Cheryl Dunn](#) en a tiré une bonne série de photographies noir et blanc.

Routine

La boxe est, sans doute, par certains aspects, l'une des activités sportives les plus ennuyeuses et les plus obsessionnelles qui soit, il faut répéter le même geste sans discontinuer, tout ça sur le même rythme : 3 - 1/3 - 1/3 - 1/3 - 1/3 - 1/3 - 1/3 - 1/3 *ad infinitum* (ce que Wiseman a bien compris et rendu palpable dans *Boxing Gym*) et pourtant, sur le ring, en combat, le temps disparaît, ne reste que l'espace. Non pas mille gestes, mais mille fois le même geste jusqu'à oublier savoir le donner.

Ceci dit, je n'ai jamais fait de natation.

Routis (André)*



Mon père disait de lui qu'il « allait à la piche », mastroquet 33, rue du Loup (au coin de la rue Arnaud-Miqueu), ça ne semblait pas très surprenant... fallait trinquer avec la clientèle !

*Faites comme le patron
Buvez un kèr maison !*

Son bistro était situé juste derrière le Palais des sports du cours Victor-Hugo, où se tenaient les réunions importantes (une espèce de Madison Square Garden municipal), c'est devenu aujourd'hui un *fast-food* : le Mange-Moi, dont la spécialité est le *cheese-nan* et où l'on ne sert pas d'alcool.

J'ai découvert plus tard que, même lorsqu'il était jeune, André Routis avait un certain penchant pour les apéritifs. D'après ses propres dires, il lui est même arrivé de monter sur le ring « saoul comme une grive », notamment le 7 octobre 1922 au Vel d'Hiv', contre Michel Montreuil,

champion de Belgique, qui pourra s'enorgueillir d'avoir battu un futur champion du monde rond comme une queue de pelle par K.-O. à la deuxième reprise. Il est vrai que Routis, parisien ces années-là, était propriétaire du bistro d'en face, rue Nélaton... il n'avait qu'à rincer son verre, passer un coup de chiffon sur le rond qu'il avait laissé sur le zinc, s'essuyer les lèvres d'un revers de main et traverser le boulevard de la Motte-Piquet (en faisant gaffe de ne pas se faire renverser par les bagnoles) pour enfiler les gants et se retrouver sous les projecteurs... là comme sur le boulevard, fallait faire gaffe aux lumières et esquiver les menaces si l'on ne voulait pas voir les étoiles !

*Allez patron...
Un rince-cochon !*

Après, dans l'ordre, Georges Carpentier et Eugène Criqui, André Routis a été le troisième Français à remporter une couronne mondiale (celle des poids plume), face à Tony Canzoneri au Madison Square Garden, devant 10 000 spectateurs. Après avoir été expédié à terre dès la première minute du premier round, le Bordelais ne se découragera pas et continuera de foncer droit devant, tout en frappant en larges crochets des deux mains. Il sera déclaré vainqueur à l'issue des quinze rounds et pas un seul des Italiens présents n'élèvera la moindre protestation. Pour *The Ring*, ce sera la « Surprise de l'année 1928 », le *New York Times* qualifiera ce combat « d'affrontement le plus féroce jamais disputé dans cette catégorie de poids ». Routis ne frappait pas (12 victoires avant la limite sur 54 succès), il faisait partie de cette catégorie ingrate : celle des battants organisés (qui ne le sont pas toujours et pas toujours très agréables à voir boxer) ; s'il ne frappait pas, Routis adorait frapper le plus bas possible, il a perdu cinq combats par disqualification, ses adversaires adoraient répliquer sur le même registre, mais étaient moins doués pour dissimuler leurs agissements coupables puisqu'ils sont dix à s'être vus disqualifiés face à lui.

André Routis restera champion du monde cinq mois, pas davantage, avant de céder son titre à Battling Battalino.

S'il a échoué à plusieurs reprises pour le titre européen des poids coq, s'il a perdu face à Jack « Kid » Berg (deux fois dont une par... disqualification) à Londres, il compte une victoire aux points sur Al Brown, ce qui n'est pas rien, surtout si l'on sait qu'André Routis était quasiment borgne. Sans oublier que Tony Canzoneri, celui-là même que le Bordelais a battu le 28 septembre 1928 pour le titre, est classé huitième meilleur poids léger de tous les temps par *The Ring* et que Bert Randolph Sugar le classe même douzième meilleur boxeur de tous les temps toutes catégories confondues.

Malgré tout cela, il n'est pas le champion du monde français dont on se souvient le mieux ni celui que l'on célèbre le plus. Loin s'en faut ! À Bordeaux, où il est né, cours de la Marne, on lui réserve (en boxe) le même sort qu'à Raymond Guérin ou Jean Forton (en littérature)... une indifférence touchant à l'ingratitude (à moins que ce ne soit l'inverse). Si l'on s'égare du côté du Lac et si l'on a de bons yeux, on peut s'apercevoir que la municipalité a consenti à donner son nom à un vague rond-point.

Né le 16 juillet 1900, André Routis mourra soixante-neuf ans plus tard, le jour de son anniversaire, le 16 juillet 1969.

* La fin de sa vie n'est pas claire, beaucoup le font mourir à Paris et non à Bordeaux.

Roux (Frédéric)

« Mauvais Cravan, piètre uppercut »
Arnaud Viviant

FÉDÉRATION FRANÇAISE DE BOXE
62, Rue Nollet PARIS (17^e)

Licence N°

46. 218

BOXEUR AMATEUR

1^{re} Série
1979/1980

AMATEUR

NOM ROUX Prénoms Frédéric
Nationalité FR. Né le 25.4.47 à BORDEAUX
Adresse 9 rue de la Porte St. Jean BORDEAUX

Club CLUB ATHLETIQUE MUNICIPAL (BORDEAUX)
Comité Régional GUYENNE

Délivrée le 9. 11. 1976

Le Président de la F.F.B.

Le Titulaire,

Signature



Nombre de combats années précédentes

Dates	Poids	Lieux	Adversaires Nom et Prénom	Décision	Signature du délégué
14/10/76	61.600	Heudaye	MARTICORENA	GP	<i>Signature</i>
1.12.76	65.000	Luzignac	DAGNER Jeanm.	M. N	<i>Signature</i>
28-2-76	65.400	PESSAC	ZIDANI Abdellah	GP	<i>Signature</i>
11.4.76	65.800	Carloville	LOBODAS Victor	G.P.	<i>Signature</i>
19.4.76	65.800	Furund	BENREZKALLAH	P. jeté	<i>Signature</i>
6.6.76	66.500	Chermy Muret	GIQUEL	GP	<i>Signature</i>
6.12.76	65.900	Asp	DELSUQUET	GP	<i>Signature</i>
21.1.76	66.700	Floriec	GIQUEL	P. jeté	<i>Signature</i>
16.4.76	66.000	Toulouse	PERUZZO Manio	GD 3°	<i>Signature</i>
1.5.76	68	Cenon	LABURDE (Macabry)	GP	<i>Signature</i>
29.5.76	69.300	PESSAC	MATE Jean François	GP	<i>Signature</i>
19.6.76	69.000	Heudaye	LABORDE Jay	G. AD	<i>Signature</i>
14/11/76	68.200	Cenon	JEAN Patrick	G. P	9.11.76 <i>Signature</i>

Roux (Jean)

« Il faut essayer, sentir. Avoir boxé, menti...

Avoir tout fait, non à fond, mais assez pour comprendre. »

Georges Simenon

Un jour, mon père est revenu de chez Gallice & Swiateck, le magasin d'articles de sport de la rue de Grassi tenu par deux anciens footballeurs des Girondins, avec un *punching-ball* Duarig et deux paires de gants de boxe, une pour lui, une pour moi. À bien y réfléchir, c'est sans doute le seul cadeau qu'il m'ait jamais fait. Il a installé le *punching-ball* dans le garage et puis, il l'a oublié là. Un soir, dans la cuisine, il m'a proposé de boxer avec lui, une minute plus tard, il saignait du nez... direct du gauche ! Il s'est vengé plus tard de l'humiliation subie en me pliant en deux... crochet au foie ! Pour s'excuser, il a dit à ma mère indignée de l'avoir vu me taper dessus : « Le contre, c'est terrible ! » À bien y réfléchir, c'est bien la première fois qu'elle lui reprochait, en ma présence, de me taper dessus.

De temps en temps, j'allais faire un peu de *punching-ball* dans le garage où dormait sa Lancia Aurelia GT vert bouteille. Un peu plus âgé, je me suis amusé à jouer à la boxe comme on joue à la guerre avec les uns et les autres, y compris avec un copain (Jacques Lacarrière dont le grand-père avait été arbitre international de foot) qui n'était pas vraiment enthousiaste lorsque je lui proposais d'en faire une petite.

Mon père, soi-disant, avait fait de la boxe lorsqu'il était jeune, il frappait soi-disant... évidemment ! Comme tous les gens qui ont tendance à rêver leur vie, il la rêvait éblouissante, comme tous les gens qui ne s'y connaissent pas vraiment, il n'admirait que les puncheurs. C'est pour cela que j'ai assisté à ma première réunion de boxe, à cette époque Marcel Pigou était présenté comme un nouveau Cerdan, on en était loin, mais Pigou n'arrêtait pas de gagner combat sur combat avant la limite, autant aller vérifier sur pièces.

C'est ce que nous avons fait.

J'en ai parlé comme d'une espèce de révélation, on en était loin, il n'empêche... si ça se trouve, sans cette épiphanie du cours Victor-Hugo, j'écrirais peut-être autre chose sur autre chose.

Mon père regardait tous les combats retransmis à la télévision, trouvait que les combats de Cassius Clay contre Sonny Liston étaient du chiqué (il était trop mariolle pour se faire baiser la gueule facilement) et que les boxeurs faisaient beaucoup de manières avant de rentrer dans le vif du sujet ; il n'aimait pas les besogneux comme Charles Humez qui ne faisait pourtant pas beaucoup de manières ; il aimait bien Georges Carpentier parce qu'il était élégant et qu'il était copain avec Maurice Chevalier ; il connaissait, je ne sais par quel biais, des boxeurs pas très connus, Mickey Walker par exemple, mais ses trois boxeurs préférés étaient Al Brown, Marcel Cerdan et Ray Sugar Robinson, ce qui définit assez bien ce qu'il a été, surprenant, brutal et raffiné.

Excentrique.

Lorsque je repense à cela (presque jamais), je me souviens d'une de nos seules conversations, je devais avoir une dizaine d'années, il conduisait, et je lui posais des questions sur sa « carrière » (dont je suis à peu près certain qu'elle est imaginaire), des choses précises, sur la couleur de son short par exemple, et je me souviens très bien de sa réponse : bleu et blanc. Lors de ma « carrière », j'ai porté deux shorts, un blanc à parements bleus, en satin, et un bleu à parements blancs, en velours. Les deux de chez Lonsdale.

Roux (Paul)

Plusieurs fois champion de France mi-lourd, l'idole de Saint-Quentin échouera en championnat d'Europe. Il a été le premier boxeur à confier sa carrière à une femme, Madame Odette, qui tenait un café aux Halles de Saint-Quentin. Paul Roux est mort à 82 ans, à Saint-Quentin.

Row (Boxing's Black Murderers)

Club privé (8 membres), privé de la reconnaissance qui lui est due.

Roy Bell's Boxing Troupe

Depuis 1924, le chapiteau de Roy Bell parcourt, tout le long de la Stuart Highway, les territoires du nord de l'Australie. Une estrade et une toile peinte pour la parade, une bâche posée au sol pour les combats, une tente pour les abriter.

C'est tout.

Ce genre de spectacle, courant jusqu'au début du siècle précédent, interdit en Angleterre et aux États-Unis, continue à être toléré en Australie.

Les combats ont lieu entre « amateurs » ou entre les « amateurs » et les « professionnels » de la baraque. Femmes, enfants, aborigènes, tatoués, ivrognes, tout le monde a droit à une paire de gants et à se foutre une peignée. Les reprises durent une à deux minutes, pour récupérer les boxeurs s'assoient sur un cageot en plastique, le public rigole et jette des pièces sur le tapis pour encourager les courageux.

Michael Karaitiana, le petit-fils du fondateur, a repris l'affaire, ses fils, Mickey et Marshall, continueront si on ne leur cherche pas trop de noises. Les autorités, parfois, leur interdisent de s'installer sous les prétextes les plus divers : les aborigènes étant vraiment trop bourrés, ça risque finir catastrophe, un de leurs chiens a mordu le garde-champêtre.

Le vivre-ensemble bio est une menace, même au fond du Queensland.

Ruelas (Gabriel)

Tout le temps qu'ils ont parlé ensemble dans un bureau de la Top Rank, Carmen Garcia n'a pas quitté des yeux les mains de Gabriel Ruelas, celles qui avaient tué son fils, Jimmy Garcia. À la fin de leur entretien, elle s'est levée, elle a embrassé Gaby et elle lui a dit : « Quand je vous verrai boxer, je verrai mon fils en vous. Je prierai pour vous et pour mon fils. »

– Je l'ai tué, c'est moi qui étais sur le ring. On m'a dit qu'il avait perdu quinze kilos, qu'il était affaibli... et alors ? À la fin du dixième, le docteur et l'arbitre ont dit qu'il était OK, mais il l'était pas. Que je l'aie voulu ou pas, c'est moi qui l'ai fait... je l'ai tué. Je prie pour lui, je prie pour moi.

Après cette soirée du 6 mai 1995 à Las Vegas, Gabriel Ruelas ne sera plus jamais le même, lui qui avait juste perdu (de justesse) deux des quarante-trois combats disputés auparavant perdra son titre des super-plume dès le combat suivant et quatre des douze combats qu'il disputera ensuite, dont trois par K.-O.

Le fantôme de Jimmy Garcia continuant à le poursuivre, Gaby mettra fin à sa carrière en 1998.

Ruelas (Rafael)

Petit frère (plus grand) du précédent, né le 26 avril 1971 à Yerbabuena au Mexique. Pas mal de combats faciles* l'amènent au titre IBF des poids légers face à Freddie Pendleton ; trois combats faciles** et il se retrouve face à Oscar De La Hoya, le soir où son frère défend son titre des super-plume face à Jimmy Garcia. Il est K.-O. à la deuxième reprise. Quelques combats faciles*** pour lui redonner confiance et, face à Kostya Tszyu, son coin arrête les frais à la neuvième reprise.

Rafael Ruelas a envisagé un *come-back* en 2001, blessé à l'épaule, il y a renoncé, il travaille dans l'immobilier en Californie.

* Juste avant d'affronter Pendleton, il avait rencontré Manuel Hernandez, 3 combats, 3 défaites.

** Entre Pendleton et De La Hoya, Ruelas rencontrera Omar Pacheco, 3 combats, une victoire.

*** Tim Scott : 17 combats, 15 défaites.

Ruggirello (Salvatore)

Figure ici dans la seule mesure où il serait le grand-oncle de Jean-Claude Ruggirello, artiste de ma connaissance. D'après Jean-Claude (né à Marseille), Salvatore aurait servi d'homme de main à des Italiens peu recommandables. C'est crédible. En dehors de cela, dans les années 30, il a été mis K.-O. par à peu près tous les poids lourds existants, parmi lesquels on peut tout de même compter : Ernie Schaff, King Levinski (deux fois), Buddy Baer, Mickey Walker (habitué à se battre contre des types pesant quelques dizaines de kilos de plus que lui, mais nettement meilleur que Ruggirello), et Primo Carnera (à Paris).

Ruiz (Miguel)

Il est la tache sur le palmarès de Julio Cesar Chavez. Lorsqu'il rencontre Chavez le 4 mars 1981 à Culiacan, Miguel Ruiz a perdu ses 9 derniers combats, dont 8 par K.-O. Julio Cesar Chavez a gagné ses 11 premiers combats (si on cumule le palmarès de ses adversaires, on n'obtient... pas grand-chose ! 17 combats, 3 victoires).

À la fin du premier round, Chavez frappe Ruiz après que le gong a sonné... disqualifié !

Dans un premier temps, le combat disparaîtra du palmarès de Chavez avant de curieusement réapparaître en 1986 transformé en victoire. La commission de boxe de Culiacan présidée par Ramon Felix, le manager de Chavez, aurait changé la décision de l'arbitre, ce qui est formellement interdit.

Miguel Ruiz disputera un autre combat (défaite par K.-O. face à Azumah Nelson) avant d'arrêter les frais.

Julio Cesar Chavez subira sa « première » défaite treize ans plus tard, le 29 janvier 1994, des poings de Frankie Randall.

Rumble in the Jungle (The)

Le « Président » du Zaïre, tyran sur les bords, Joseph Mobutu Sese Seko Kuku Ngbendu wa Za Banga (« Le guerrier qui va de victoire en victoire sans que personne puisse l'arrêter »), méritait bien son nom. À la tête de la septième fortune mondiale dans un pays où le revenu par tête de pipe avoisinait les 70 dollars par an, il avait, sans barguigner, mis dix millions de dollars sur la table pour organiser l'évènement censé lui faire regagner l'estime du monde entier* : le championnat du monde de boxe poids lourds entre le tenant du titre George Foreman et le sportif le plus populaire sur le continent africain : Muhammad Ali.

Mobutu partait de loin, son pays ressemblait à un tas de merde ; sa capitale, Kinshasa, était envahie par les rats, les serpents, ensevelie sous les ordures ; le stade où devait se dérouler le combat était en ruines. Pas de quoi se garer, pas de quoi s'asseoir, pas de quoi se doucher, pas de quoi communiquer. « Pas de problème », a répondu Mobutu à ceux qui s'en inquiétaient et de problème il n'y en avait pas puisqu'il lui suffisait, pour voir les miracles s'accomplir, d'ouvrir – *Sésame, ouvre-toi !* – le coffre au trésor du Zaïre dont le sous-sol abritait 70 % des ressources mondiales de diamants et de bauxite. Une fois les cadavres lui servant de fondations dégagés, le stade sera

reconstruit de fond en comble en moins de quatre mois, une piste d'atterrissage ainsi qu'une autoroute à quatre voies menant de l'aéroport au centre-ville verront le jour en un clin d'œil, et cent lignes téléphoniques seront tirées entre le stade et le centre de retransmission satellite.

Joseph Mobutu était directement impliqué dans la mort de Patrice Lumumba comme Elijah Muhammad l'était dans celle de Malcom X, Lumumba était l'une des idoles de Malcom X, la boucle était bouclée, Ali faisait allégeance au dictateur africain comme il s'était soumis à l'autorité du gourou afro-américain. C'est au sein de ces contradictions rococo qu'Ali allait aveugler le monde, faisant oublier qu'il soutenait de fait l'une des pires kleptocraties imaginables pour ressortir de l'aventure dans les habits de l'archange Gabriel. Le dragon quant à lui s'est pointé à l'aéroport flanqué de Daggo, son berger belge, ce qui était particulièrement adroit dans la mesure où ces chiens étaient employés à découper le cul des Zaïrois en tranches du temps où les colons belges exploitaient leurs mines.

Autant Ali se sentait comme un poisson dans l'eau en Afrique, traînant avec les musiciens, jouant avec les gosses, autant Big George s'est tout de suite senti prisonnier de l'inconnu. Le champion craignait que l'eau ou bien les aliments soient empoisonnés, tout cela sans compter qu'il lui fallait affronter quelques menus tracasseries : Adrienne, sa femme, venait de gagner leur procédure de divorce (235 000 dollars à la clé) ; une jeune fille lui réclamait cinq millions de dollars pour l'avoir agressée sexuellement, un promoteur vingt fois plus pour rupture abusive de contrat... pour couronner le tout, son cuisinier était tombé malade et sa limousine avait fini dans un fossé.

Les musiciens américains montreront le plus grand mépris pour la musique locale, en contrepartie, leurs concerts, trop chers, seront boudés par la population : Aretha Franklin, Stevie Wonder, *no-show* ; James Brown, 300 spectateurs ; Etta James, désespérée, rentrera à son hôtel ; il n'y aura que Myriam Makeba pour tirer son épingle du jeu parce qu'elle parlait français.

Le combat avait été fixé au 25 septembre, mais il a dû être reporté au 30 octobre après que Foreman se fut blessé à l'entraînement. Enfermé entre les quatre murs de sa chambre, le champion écoutait la foule sous ses fenêtres scandant *Ali, bomayé!* Pour un type grandi à Fifth Ward, l'un des pires ghettos de Houston, de quoi devenir dingue. Pendant tout ce temps, Ali peaufinait sa condition physique et regardait encore et encore le combat de Foreman contre Gregorio Peralta, l'un des rares boxeurs à avoir tenu dix rounds face au champion.

La pesée s'est transformée en un rituel absurde, un type de l'équipe d'Ali a piqué le chien de Foreman, la retransmission satellite est tombée en carafe, le ring, monté n'importe comment, était dans un état épouvantable, les cordes détendues et le tapis marécageux.

En ville, la bière était à moitié prix, la farine était gratuite, les entreprises avaient accordé une journée de congé rémunérée à leurs employés, les enfants n'avaient pas école.

Joseph Mobutu et Idi Amin Dada se sont fait porter pâles de crainte de ne pas être les bienvenus au stade, ils ont suivi la retransmission du combat à la télévision.

Ali, bomayé! scandait le Zaïre.

Et tout le monde avait peur que Foreman tue Ali.

Lorsque le champion s'est glissé sous les cordes, le ring a semblé rétrécir aux dimensions d'un parc pour enfants, mais quand Ali a traversé le ring, il semblait aussi massif et déterminé que Foreman, il se tenait comme si la véritable menace avait été lui.

Au premier round, il a envoyé des droites à Foreman... ce qui ne se fait pas et qui a étonné tout le monde, Foreman le premier.

À la fin du round, Ali s'est rendu compte qu'il ne pourrait pas danser longtemps par cette chaleur sur un tapis spongieux alors il s'est dit que le mieux c'était encore de laisser Foreman s'épuiser en priant qu'il s'épuise. Quitte à le payer plus tard.

Au deuxième round, Ali s'est planté dans les cordes, l'antichambre du tapis, et il a laissé Foreman lui expédier des crochets à couper un baobab en deux.

*Écoute bûcheron, arrête un peu le bras
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas*

Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force

Pendant deux rounds, Foreman a donné beaucoup de coups, mais aucun n'a réellement atteint sa cible. À partir de la cinquième reprise, Ali a semblé faiblir avant de survivre tant bien que mal aux deux suivantes. George frappait, frappait, frappait encore sur un Ali installé dans les cordes, tout en étant convaincu qu'il était en train de perdre, intimement persuadé, alors qu'il frappait comme une mule, qu'il ne frappait pas du tout. Il ressemblait à un ivrogne cherchant le trou de la serrure. Au huitième, Foreman a pris l'enchaînement gauche/droite qui est passé des millions de fois au ralenti sur tous les écrans du monde, et il s'est affalé... il aurait sûrement pu se relever, mais ce n'était pas la peine, s'il s'était relevé, il serait retombé pour toujours. Il avait boxé n'importe comment et il l'avait payé, il le paierait encore davantage ensuite.

L'orage a éclaté aussitôt après le match, tout le long de la piste qui menait à N'Sele où Ali avait établi son QG, les gens attendaient, leurs enfants dans les bras, sous une pluie battante, que la DS noire du nouveau champion fasse gicler les mares.

À New York, 30 000 dingues grimés sur les toits des bagnoles de la General Motors ont bouché la 7^e Avenue pendant des heures.

* Peut-être qu'en réalité il se foutait complètement de l'estime du monde et voulait seulement s'offrir quelque chose de tellement cher que personne d'autre ne pouvait se le payer.

Russes

La scène se passe dans le hall de Canal + avant la conférence de presse du combat Julien Lorcy/Oscar Garcia Cano. Les acteurs sont deux boxeurs russes affûtés comme des lames, la peau abimée de ceux qui mangent trop de charcuterie de mauvaise qualité et celui qui est, peut-être, leur « agent », qui fait une tête de plus qu'eux, porte des Ray-Ban et un blouson Bomber.

Bomber

– You have shorts ?

Premier Russe

– ...

Bomber

– Shorts... jackets... you have ?

Premier Russe

– ...

Bomber

– You have shorts ?

Deuxième Russe

– ...

Bomber

– Shorts... What color you want ?

Deuxième Russe

– Blue...

Bomber

– All blue or...

Deuxième Russe

– Black ! Blue or black... blue !

Premier Russe

– ...

L'un des Russes s'appelle Anatoly Alexandrov, la dernière fois qu'il est monté sur un ring, il en est redescendu sur une civière après avoir été mis K.-O. à la première reprise par Acelino Freitas pour le titre des super-plume. Michel Acariès l'embrasse comme du bon pain, comme Alexandrov est peu couvert (le Russe n'est pas frileux), il craint qu'il n'attrape froid. Les frères Acariès adorent les boxeurs, ils se préoccupent de leur santé comme s'ils étaient leurs propres enfants... S'ils ont bon appétit ? S'ils ne sont pas enrhumés ? S'ils sont allergiques aux acariens ? Il faut bien reconnaître que les boxeurs ne leur sont pas toujours reconnaissants (on se demande pourquoi), mais les Acariès sont ainsi faits qu'ils ne leur en veulent pas, c'est plus fort qu'eux : ils adorent les boxeurs et pour le leur prouver, ils les embrassent.

Lorsqu'un journaliste demande à Alexandrov si tout va bien, il lui répond : « Good ! Everything good ! Very good ! »

Good shorts !

Good jacket !

Good scanner !

All is good !

Very good !

Everything all right !

Blue, black, blue, I got the blues

Ave Caesars Palace !

Morituri (en sursis) te salutant !

Ryan (Tommy)

Il y avait un peu de tout en lui, du Français, de l'Irlandais, du Juif, de l'Indien et même de l'Anglais. Si l'on veut avoir quelques renseignements à son propos, il faut remonter à ce qu'en disait au siècle dernier un Nat Fleischer (une espèce d'Homère) parlant d'un boxeur né au siècle précédent (en 1870 à Redwood) : « C'est l'un des boxeurs les plus adroits et l'un des meilleurs techniciens de l'ère Queensberry. » Tommy Ryan a boxé entre les deux époques, celle où l'on combattait à poings nus durant 47, 66 ou 89 rounds et l'autre, celle où avaient été adoptées les règles du Marquis de Queensberry, autant dire la Préhistoire et la plus haute Antiquité.

Tommy Ryan a la réputation d'avoir été le premier boxeur « scientifique », il aurait déclaré : « Le gauche, c'est l'intelligence, la droite, la force », ce qui pose les bases de la boxe moderne. Bases rudimentaires, certes, mais bases tout de même, il faut rajouter à son crédit le crochet dans les reins, spécialité souvent mal vue de nos jours sous nos cieux, tolérée mais pas vraiment autorisée en Amérique. Ce « kidney punch », il l'a perfectionné sur les reins de l'un de ses *sparring-partners* préféré,

Kid McCoy, qui a fini par trouver que ça commençait à bien faire et quitté le camp d'entraînement de Ryan pour voler de ses propres ailes et mûrir sa vengeance qui, on le sait, est une passion froide. Au printemps de 1896, McCoy envoie un courrier à Tommy Ryan, il a besoin d'argent pour se soigner, il est très malade, il sait même pas s'il pourra tenir quatre rounds, mais il a vraiment besoin de cet argent. Ryan qui n'a pas une très haute opinion des qualités de McCoy accepte, le Kid monte sur le ring pâle comme la mort (il s'est soigneusement maquillé), il s'accroche aux cordes pour ne pas tomber. Une fois le gong sonné, c'est une autre histoire, McCoy massacre un Ryan sous-entraîné et totalement hors de forme, l'envoie au tapis douze fois avant que le combat ne soit arrêté à la 15^e reprise. Ryan prendra sa revanche le 8 septembre 1897 à Syracuse, elle sera courte, mais sanglante. La belle aura lieu le 29 mai 1900 à Chicago, lorsque l'arbitre Malachy Hogan lèvera le bras de Kid McCoy qui a réussi à fuir six reprises durant, Tom Ryan ne fera ni une ni deux, il se précipitera sur l'arbitre pour l'étrangler. La réunion finira en bagarre générale et Ryan quittera la salle entre deux policiers.

Tommy Ryan continuera de boxer sept ans encore. Il est mort à l'âge respectable de 78 ans après avoir officiellement disputé 105 combats (86 victoires, dont 68 avant la limite).

Sans doute beaucoup plus.